

Guy MENGA

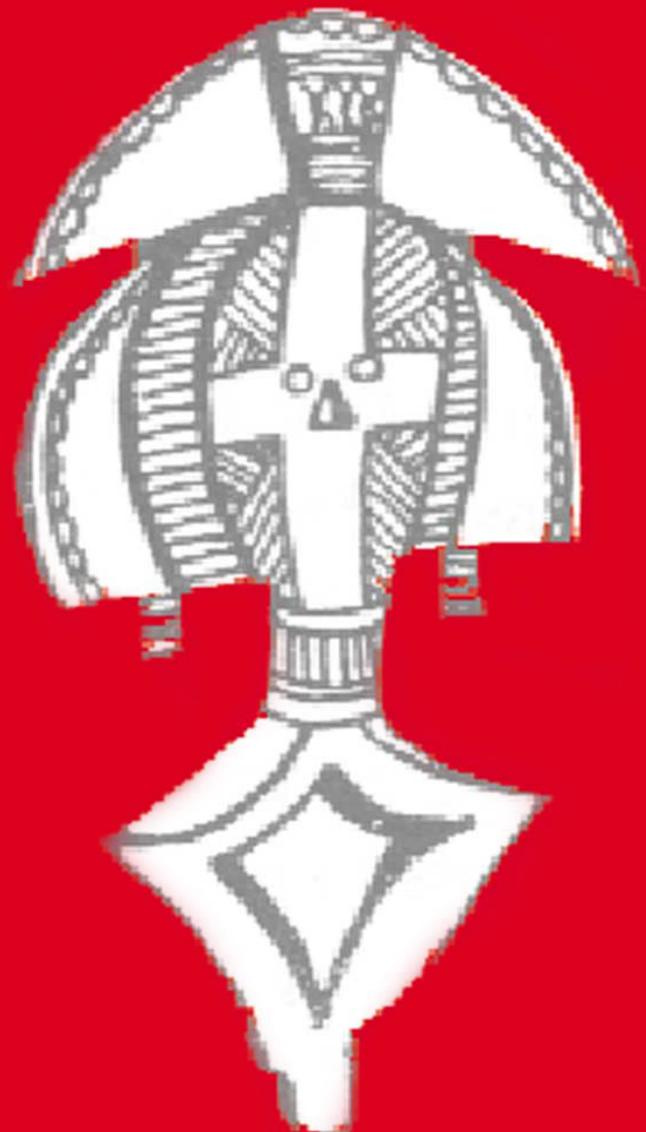
La marmite de Koka-Mbala

Grand Prix du Concours interafricain 1967

suivie de

L'oracle

Théâtre



Guy MENGA

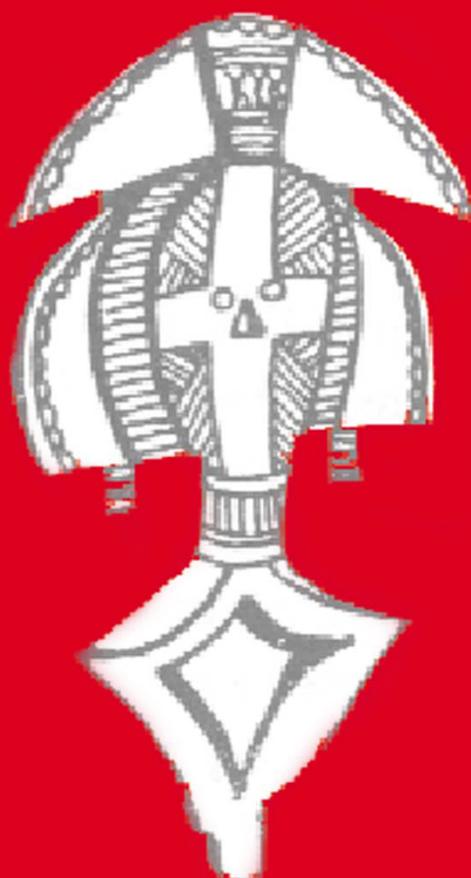
La marmite de Koka-Mbala

Grand Prix du Concours interafricain 1967

suivie de

L'oracle

Théâtre



La marmite de Koka-Mbala

Drames en deux actes

Grand prix du Concours théâtral interafricain 1967

Suivie de

L'oracle

Comédie en trois actes

par **Guy MENGA**

Coédité par

	
<p>Nouvelles Editions Numériques Africaines (NENA) 65-66, rue Lib 29, Résidence Machala Nord Liberté 6, BP 25231 Dakar Fann, Dakar, Sénégal</p>	<p>Éditions CLÉ, Yaoundé B.P. 1501 Côte d'ivoire Tél : (237) 22 22 35 54 Fax : (237) 22 23 27 09</p>

Division commerciale de Senervert,
SARL au capital de 1 000 000
FCFA.

RC : SN DKR 2008 B878.

www.nena-sen.com

infos@nena-

sen.com/nenasen@orange.sn

www.editionsacle.info/
editionsacle@yahoo.fr

Date de publication : 2013

Collection : Littérature d'Afrique

ISBN 978-2-37015-028-8

© 2013 Nouvelles Editions Numériques Africaines (NENA).

Préliminaires

Licence d'utilisation

L'éditeur accorde à l'acquéreur de ce livre numérique une licence d'utilisation sur ses propres ordinateurs et équipements mobiles jusqu'à un maximum de trois (3) appareils.

Toute cession à un tiers d'une copie de ce fichier, à titre onéreux ou gratuit, toute reproduction intégrale de ce texte, ou toute copie partielle sauf pour usage personnel, par quelque procédé que ce soit, sont interdites, et constituent une contrefaçon, passible des sanctions prévues par les lois de la propriété intellectuelle.

L'utilisation d'une copie non autorisée altère la qualité de lecture de l'oeuvre.

Résumé

Les deux pièces que nous présentons aujourd'hui, sont en fait les premières productions de Guy Menga et lui ont valu sa renommée. Combien souvent *La Marmite de Koka-Mbala* n'at-elle pas été jouée en Afrique ? Les deux pièces ont été primées lors des concours de l'ancienne OCORA. Les sujets que ces pièces abordent demeurent brûlants : la domination des vieux sur les jeunes, les moeurs entourant le mariage et qui défavorisent les jeunes.

Auteur

Guy MENGA (de son vrai nom Bikouta-Menga) est originaire de Mankonongo, un village situé au bord de la rivière Foulaki, dans la région sud de la République populaire du Congo.

Enseignant d'abord, il devient rapidement journaliste, puis directeur des programmes à la Radio-diffusion et Télévision congolaise.

Il est l'auteur de *La Palabre stérile*, un roman qui reçut le Grand Prix littéraire de l'Afrique noire en 1969, et de *Les Aventures de Moni-Mambou*, qui ont connu un grand succès.



Note

L'action se déroule dans un des petits royaumes qui morcelaient le Kongo.

Dans la cité de Koka-Mbala, capitale de ce royaume, les lois étaient rigides et les juges inflexibles et impitoyables. Il était notamment interdit à tout homme de « lever les yeux » sur une femme et inversement. Dans les réunions publiques, au marché, la femme qui s'entretenait avec un homme était condamnée à garder la tête baissée durant tout le temps de l'entretien. Le contrevenant était puni de mort ; il en était de même du vol. À Koka-Mbala, cette loi frappait surtout les jeunes tandis qu'elle était clémente pour les adultes. Ces jeunes, pour des délits parfois mineurs, étaient condamnés à être enterrés vivants sur la place du marché, dans une fosse hérissée de sagaies. Sur leur tombe, on plantait un jeune arbre du nom de « N'sanda ». On voit encore de nos jours, dans le sud du Congo, quelques « N'sanda » solitaires parmi les arbres de la brousse. Pour les jeunes de Koka-Mbala, les choses empirèrent sous le règne du roi Bintsamou, dont le premier Conseiller qui était en même temps le Grand Féticheur du Royaume, inventa une « marmite à esprits » destinée à faire peur à ceux qui hésitaient à prononcer la condamnation à mort de tout jeune esprit pris en flagrant délit.

Un jour, le roi Bintsamou eut un songe ; il se le fit expliquer par son devin et prit la résolution de ne plus condamner à mort les jeunes délinquants. Quand il en informa le conseil, celui-ci, dominé par le Premier Conseiller et

l'épouvante qu'inspirait la marmite, le désavoua, le destitua et le condamna à mort.

Une intervention opportune sauvera le souverain ; la marmite sera brisée et son inventeur arrêté.

Personnages

BINTSAMOU : Roi de Koka-Mbala

LEMBA : La reine

Bobolo : Le premier conseiller et grand féticheur du royaume

BITALA : Le jeune délinquant

QUATRE NOTABLES : Composant le conseil du royaume

DEUX GARDES.

LA VEUVE : Témoin

LE DANSEUR : Témoin

PLUSIEURSFIGURANTS JEUNES

LA MARMITE : En terre cuite, présentée de façon à faire peur : elle est remplie de fétiches

La scène est à la cour de Koka-Mbala.

ACTE I

Scène I

(Lemba, le Roi)

(Sous la véranda du palais royal. Le roi est assis sur son trône. Lemba, son épouse préférée, est à son côté. Il y a aussi deux gardes. Le roi et la reine font signe au musicien de s'arrêter et de se retirer).

LEMBA : Sa majesté ne paraît pas contente, me semble-t-il ?

LE ROI : On ne peut pas être content quand on a un esprit qui n'est pas en paix.

LEMBA : Mais qu'est-ce qui trouble le cœur de sa majesté ?

LE ROI : Ma chère Lemba, le cœur d'un homme, surtout si cet homme est un souverain, vit dans un état de trouble car il y a toujours des problèmes qui le tracassent. Mais en ce qui me concerne aujourd'hui, la cause de mon trouble est plus grave que les problèmes auxquels un homme doit faire face journallement.

LEMBA : Mon roi peut-il oublier un instant que je ne suis qu'une pauvre femme et me faire part de ce problème grave ?

LE ROI : Tu es ma femme préférée, Lemba. Tu as droit à toutes mes confidences. Ecoute bien alors. La nuit dernière j'ai fait un rêve épouvantable. j'ai vu le sang de tous les jeunes que mon conseil a condamné à mort emplir tout mon palais, et tous les ustensiles de cuisine contenus dans ce palais. Ce sang est même entré dans la marmite sacrée où reposent tous les esprits de Koka-Mbala. Et à un moment donné tout s'est mis à bouillonner dans cette marmite. Tout s'est mis en effervescence, si bien que la marmite a fini par se rompre. J'ai alors crié de frayeur, et je me suis réveillé. Voilà pourquoi tu me vois si troublé, Lemba.

LEMBA : Je comprends. C'est là un bien étrange rêve, Majesté, il faut l'avouer. Le sang des jeunes, la marmite qui se rompt. Tu devrais consulter ton devin, Majesté.

LE ROI : Je n'ai pas attendu ton conseil pour le faire, Lemba. Sitôt après mon lever, je l'ai fait mander. Il m'a dit : nos morts ont assez du sang de nos enfants.

LEMBA : Quelle réponse terrible et profonde, Majesté. Elle devrait t'inciter à un peu de clémence et même de prudence.

LE ROI : Je suis le roi, mais je ne suis pas le conseil, Lemba.

LEMBA : Cependant, tu es le pilier du conseil, Majesté.

Scène II

(Le Roi, Bobolo, le Premier Garde, le Deuxième Garde, Lemba)

(Le tam-tam qui annonce les visites se met à battre tout à coup)

LE ROI : Une visite à cette heure si tardive ?

(Bobolo, Premier conseiller du roi et grand féticheur du royaume, entre et se prosterne)

BOBOLO : Je te salue ô grand roi !

LE ROI : Qu'est-ce qui ramène tes pas dans ma maison, Bobolo ?

BOBOLO : (Il se lève)Majesté, deux de tes gardes du service des renseignements sollicitent une audience.

LE ROI : Une audience à l'heure de mes distractions ? Qu'ils aillent au diable !

BOBOLO : Sa Majesté ferait-elle passer les divertissements avant les affaires du Royaume ?

LE ROI : Mais de quoi s'agit-il ?

BOBOLO : Entends-les donc, Majesté, et tu l'apprendras.

LE ROI : Bon, qu'on les fasse entrer, mais que ce ne soit pas long.

(Bobolo va à la porte, tape dans les mains. Deux gardes entrent poussant devant eux un jeune homme aux bras ligotés derrière le dos. Le roi a un haut-le corps et regarde la reine. Les gardes, après avoir jeté le prisonnier aux pieds du roi, se prosternèrent).

LE ROI : Expliquez-vous.

LE PREMIER GARDE : Majesté, nous avons surpris ce jeune en train de regarder une femme qui prenait son bain.

LE DEUXIEME GARDE : Oui, Majesté, nous promenant au hasard dans le bois, près de la rivière, nous avons aperçu ce jeune homme qui contemplait

avec une envie à peine dissimulée la troisième épouse de ton honorable conseiller ici présent. Il ne nous a même pas entendu venir tellement tous ses sens étaient concentrés sur l'objet de sa convoitise.

LE ROI : Et vous aussi vous avez regardé naturellement, n'est-ce pas ?

LE DEUXIEME GARDE : Majesté ?... heu ! ... c'est-à-dire...

LE ROI : Oui, ça va (se tournant vers son conseiller). Bobolo, que faut-il faire ?

BOBOLO : Tu me poses la question, Majesté, comme si j'avais à t'apprendre ...

LE ROI : Je le sais, tu n'as rien à m'apprendre. Mais tu comprends bien le sens de ma question. Il y a à peine un instant que le conseil vient de s'achever. Faut-il le reconvoquer pour ce cas ?

LEMBA : Si j'étais toi, Seigneur, je ne poserais pas une question pareille à Bobolo.

BOBOLO : Depuis quand les femmes se mêlent-elles des affaires du royaume ?

LEMBA : J'en conviens, mais il est peut-être temps que nous nous en mêlions. Cet enfant dont tu souhaites la condamnation immédiate n'est-il pas sorti des entrailles d'une mère ? Et tous ceux que ta cupidité a déjà envoyés à la fosse n'ont-ils pas, été enfantés par des mères ? Et toi-même Bobolo, serais-tu venu d'un tronc de palétuvier ? Alors c'est nous qui souffrons pour donner ces enfants et c'est vous qui en disposez à votre aise ?

BOBOLO : Majesté, je proteste et demande que ton épouse répare sur-le-champ l'injure faite à ma personne.

LE ROI : Il n'y a pas d'injure à réparer ; mais pour éviter un dialogue pénible, je vais inviter Lemba à sortir (Lemba sort).

BOBOLO : Majesté, tu me vois très déçu, car tu ne traites pas ta femme comme il se doit. Une femme doit être humiliée devant un homme, Majesté.

LE ROI : Es-tu revenu ici pour t'en prendre à la reine ou pour m'apporter les dernières nouvelles intéressant ton département ? Cette femme est mon

épouse et la façon dont elle doit être traitée ne concerne que moi. Pour en revenir à ce jeune homme, dis-moi ce que tu veux que je fasse ?

BOBOLO : Je veux qu'il soit jugé et exécuté cette nuit.

LE ROI : Pourquoi ?

BOBOLO : Parce que, premièrement, c'est ma propre épouse qu'il désire, et deuxièmement parce que, dans deux jours, c'est la nouvelle lune. Or la règle nous défend de prononcer une condamnation durant cette période.

LE ROI : On ne peut juger ce jeune homme aujourd'hui, d'abord parce qu'il se fait tard, ensuite parce qu'il faut des preuves sur les motifs de son inculpation.

BOBOLO : Majesté, je suis très étonné car jamais je n'ai entendu de toi pareil langage.

LE ROI : Je ne reviendrai pas sur ma parole Bobolo.

BOBOLO : La parole de sa Majesté ne sera ni discutée, ni contredite.

(Il incline le buste et sort. Les gardes en font autant, reprennent leur prisonnier et quittent la scène. Le roi reste sur son siège, pensif. Lemba revient).

LEMBA : Seigneur, je voudrais embrasser tes pieds car ton comportement de tout à l'heure, vis-à-vis de moi, m'a fort surprise. Moi, une pauvre femme...

LE ROI : Je me devais bien de te protéger, Lemba, même si devant toi l'homme a tous les droits, car tu as bien parlé : tu as bien répondu à mon conseiller qui cherche à prendre le dessus sur moi.

LEMBA : Mon Seigneur trouve...

LE ROI : Oui, tu as admirablement donné la réplique à l'inventeur de la marmite sacrée. Lemba, je ne sais pas ce que j'ai mais il me semble que le songe de cette nuit et son explication par mon devin sont deux révélations très importantes qui risquent d'apporter de profondes modifications dans notre société.

LEMBA : Seigneur, quel langage ! à t'entendre ainsi, on dirait que ce songe t'a changé de fond en comble.

LE ROI : J'aurais béni le ciel si cela était, Lemba. Mais tu sais, ce n'est pas du ciel qu'il faut attendre notre transformation, mais de nous-mêmes, le ciel n'étant là que pour nous épauler... Que tout ceci ne me fasse pas perdre de vue le cas de ce jeune homme : je voudrais bien te demander ce que je peux faire, cependant je sens déjà que ton babillage de fauvette ne m'avancera à rien. Laisse-moi seul, veux-tu ?

LEMBA : Puisque tel est le désir de mon Seigneur et Maître...

(Elle s'incline et marche vers la sortie puis s'arrête un instant.)

Mais sa Majesté devrait aller se coucher. On dit que la nuit est bonne conseillère (elle disparaît).

Scène III

(Le Roi se promène un moment, de long en large, très pensif, revient s'asseoir sur son siège et s'adresse à l'un des gardes)

LE ROI : Va me chercher le vin pour le sacrifice.

(Le garde disparaît promptement et revient avec une petitealebasse remplie de vin de palme).

LE ROI : Maintenant, laissez-moi seul.

(Les gardes sortent après s'être profondément prosternés. Le roi prend la calebasse, se dirige sur le coin droit de la scène, vers le public, et se met à verser le vin par terre ou dans un pot caché, il s'arrête un moment et dit) :

LE ROI : Esprit de mon père, esprit de mon oncle, esprits de mes aïeux, c'est moi Bintsamou, roi de Koka-Mbala qui vous parle. Vous m'avez laissé ici afin que je perpétue votre oeuvre, afin que je guide notre peuple comme vous l'avez fait ; avec les mêmes précautions que celles qui furent les vôtres, avec le même souci que celui qui gouverna votre existence, avec la même détermination que celle qui fit de vous d'illustres juges, je m'efforce de préserver sans faillir la loi de la coutume. Et depuis que le collier royal ceint mon cou, j'ai suivi pas à pas vos traces. Le méchant est châtié, comme il est indiqué, le bon récompensé, comme l'exige la loi. Je ne pense pas avoir failli à ma tâche jusqu'à présent. Mais quel est ce nuage sombre à l'horizon ? Quelle est cette note discordante au concert des tam-tams de la justice ? Quelle est cette voix étrange qui vient

troubler l'ordre établi ? Est-ce bien vous, selon l'oracle de mon devin ? Cette ombre est-elle la vôtre ? Ce cri vient-il de vous ? Cette voix est-elle votre voix ?... Mes oreilles de simple humain ne peuvent, hélas, vous entendre, ni mes yeux d'homme aveugle vous voir, mais je crois et cela suffit (il verse encore du vin en disant en même temps) : je crois en votre présence autour de moi. Je crois en votre protection et en votre bienveillance. Je crois en la parole de mon devin. Soyez bénis et gloire à vous, ô Mânes de Koka-Mbala (il pose laalebasse près du lieu de sacrifice et revient s'asseoir sur son trône où il demeure un moment silencieux et pensif puis relève la tête). Nos morts en ont assez du sang de nos enfants !... Mais la marmite alors ? Les esprits qui y reposent n'exigeraient-ils donc plus le prix du sang pour l'expiation des fautes ?... Non, l'ombre n'est pas encore dissipée ; ma foi seule ne peut la dissiper. J'ai besoin de lumière encore si je ne dois suivre qu'une voie. (il frappe dans les mains, un garde entre). Va dire au devin que le roi a besoin de ses services, tout de suite.

(Obscurité ou rideau, durée deux à trois minutes environ)

Scène IV

(Le Roi, les Conseillers, Bobolo, Bitala.)

(Même décor. De chaque côté du siège royal sont assis les notables ainsi que Bobolo, près du roi. Le gong annonce l'entrée du roi. Les chefs se prosternent et reprennent leur place, une fois le roi assis. Bobolo se lève et va dévoiler la marmite posée sur un trépied au milieu de l'assistance. Le roi se lève et prononce la formule suivante.)

LE ROI : Je m'engage à rendre justice selon l'esprit de nos ancêtres. Il n'y a que deux moments importants dans un jour, la lumière du soleil et l'ombre de la nuit. Je rangerai sous la lumière ceux qui marchent droit, et sous l'ombre ceux qui tournent le dos à la vérité, au bon sens, aux lois de la coutume. Marmite qui renferme les esprits de tous nos morts, reçois mon serment et punis-moi si je venais à manquer à ma promesse

(Chacun des conseillers se met debout, lève sa main et dit.)

LES CONSEILLERS : Marmite où reposent les esprits de tous nos morts, tu es notre guide. Je ferai ta volonté qui est aussi celle des mânes.

(Puis Bobolo va remettre la marmite au temple et revient s'asseoir.)

LE ROI : Messieurs, les conseillers, la période de la nouvelle lune est passée et nous voici de nouveau réunis ici pour examiner un cas devenu... je dirai banal dans mon royaume.

(il fait signe aux gardes qui font entrer le prisonnier).

Vous aurez à vous prononcer une fois de plus sur le sort de ce jeune homme, accusé de s'être livré à l'impureté. On l'a en effet surpris en train de contempler la plus jeune épouse de mon honorable conseiller, Bobolo. Le nom de ce jeune homme est Bitala. C'est le fils de feu Ngoma et de Ngouadi qui n'a pu venir, parce que très malade, d'après ce qui m'a été rapporté. Mais il est aussi votre fils et le mien. Je disais tout à l'heure que ce cas est devenu banal car, vous vous souvenez, il n'y a pas une lune, nous avons envoyé au supplice de la fosse le fils de Mayembo pour injures à la personne de mon conseiller. Il y a trois lunes c'était la fille de Bitémo et le neveu de Wamba que nous avons fait périr sur la place du marché et pensez aussi aux quatre de l'an passé. Je suis en train de me demander si nos jugements n'ont pas pris une certaine routine et si nous ne venons pas à ce tribunal avec des idées déjà arrêtées. Je voudrais aussi vous rappeler en terminant que notre tribunal n'acquitte que les adultes, jamais les jeunes ; messieurs les conseillers, votre roi a parlé.

BOBOLO : (Debout) Majesté, chefs de clans et notables, permettez-moi de vous poser d'abord une question. Faut-il laisser envahir la cité par les puces et les punaises et abandonner les citoyens à la merci des maux qu'entraînent ces bêtes, ou alors continuer à lutter contre elles, sans pitié, et les détruire pour garantir une bonne santé aux ressortissants de ce royaume ? Je vous laisse le soin de méditer sur cette question. Permettez-moi maintenant de vous présenter une fois de plus l'accusé. Sa Majesté l'a déjà fait dans son discours d'ouverture un peu tendancieux, mais il n'est pas inutile qu'on y revienne. C'est un jeune homme. Plein de santé et de vigueur. Un excellent guerrier. Mais hélas, un bandit. Et ce qualificatif vient effacer tout ce qui a été déjà dit. Un bandit ! Quelle horreur ! Quelle honte pour notre royaume qui passe pour modèle dans cet immense Kongo. Oui, Bitala est un brigand, dont j'ai déjà entendu parler à maintes reprises. C'est un des jeunes gens pour qui la loi de nos ancêtres et des sages comme vous et moi, n'ont pas plus d'importance qu'un tas

d'excréments humains. Il a commis beaucoup de forfaits en cachette, je vous le répète, mais si maligne qu'elle soit, la gazelle finit un jour par se laisser prendre. Notre malin bandit n'a pas échappé à cette règle. Nos gardes, dont la vigilance est plus que vive, ont surpris un jour Bitala en flagrant délit. Il contemplait une femme qui prenait son bain dans un endroit pourtant retiré de la forêt. Et cette femme est mon épouse. Et Bitala n'a que seize ans. Que dit la loi ? Tout jeune homme n'ayant pas atteint l'âge de dix-neuf ans qui lèvera les yeux sur une jeune fille ou sur une jeune femme autre que ses proches parents, même quant celle-ci n'est pas nue, sera condamné à être enterré vivant. Or, Bitala n'a pas seulement levé les yeux sur ma jeune femme, il l'a contemplée nue et l'a désirée. Majesté et notables, je m'arrête là pour l'instant.

LE ROI : Je voudrais entendre les témoins s'il y en a.

BITALA : (Essayant de se relever, les gardes le maintiennent à genoux). Inutile, Majesté. D'ailleurs il n'y a pas de témoins. Tu peux croire tes gardes. Ils n'ont point menti. Oui Majesté, j'ai contemplé la jeune épouse de l'honorable conseiller alors qu'elle se baignait. Mais je n'ai obéi qu'à un instinct qui n'est pas facile à réprimer, vous le savez bien. Je reconnais que j'ai désobéi à la loi ; mais je reconnais aussi que nous avons en nous quelque chose d'animal dont il est difficile de se défaire. D'ailleurs le garde qui m'a arrêté, n'est-il pas resté un bon moment à regarder, lui aussi ? Mais évidemment lui, il est garde de sa Majesté et moi un simple citoyen. La loi ne le concerne pas tandis qu'elle existe pour moi. Par ailleurs il a vingt ans. Je n'en ai que seize. Majesté, je ne cherche pas à me disculper ; je dis tout simplement les choses telles que je les vois et les pense. J'ai tort et personne ici ne peut prétendre le contraire. Mais pour en venir aux accusations de ton honorable conseiller Bobolo, je lui dirai qu'à part ce délit, je n'en ai point commis d'autres. Cependant, je sais, toute la jeunesse et tout le monde à Koka-Mbala, même toi, Majesté, le savent, que son propre fils, âgé seulement de quinze ans, a commis deux viols pour lesquels rien n'a été dit. Pourquoi ?

Des têtes de sages comme les vôtres n'ont pas besoin qu'on le leur explique. Majesté, notables, encore une fois, je suis coupable, mon sort est entre vos mains.

BOBOLO : Majesté, je proteste contre la procédure que l'on veut instaurer ici aujourd'hui. Depuis quand l'inculpé prend-il la parole avant les juges ? Depuis le début de cette séance j'ai déjà noté deux irrégularités très importantes. D'abord sa Majesté a présenté le délinquant tout en essayant de le protéger et maintenant elle lui permet de parler avant les notables. Où veut-on en venir ? Pourquoi cherche-t-on à passer outre le règlement en vigueur ? Qui veut-on attendrir ici et pour quelle raison ? Pour quel intérêt ? Après la violation presque quotidienne de nos lois sacrées, permettra-t-on à ces jeunes gens de nous marcher sur les pieds et de ne point respecter nos têtes si dignes de vénération ? Jamais ! En tout cas pas aussi longtemps que mes narines humeront l'air de Koka-Mbala. Messieurs les notables, ne vous laissez pas attendrir par les paroles tendancieuses de sa Majesté ni par les allégations fallacieuses de ce bandit de grands chemins sinon c'est la cité que vous perdrez ; ce sont les morts que vous injurerez et inciterez à la violence : ce sera donc la décadence de notre société que vous sonnerez !

LE ROI : Je me demande qui de toi et de moi est le plus tendancieux, Bobolo. Mais laissons de côté ces considérations et voyons quel est l'avis de chacun de ces notables.

LE PREMIER NOTABLE : Majesté, ton conseiller a bien parlé. Si nous n'envoyons pas ce bandit à la fosse, les esprits risquent de s'agiter, leur colère de fermenter et d'exploser sur nous.

LE DEUXIEME NOTABLE : Majesté, la parole de Bobolo est celle d'un sage dont le souci est de préserver la tradition, la renommée et le bien-être de la tribu.

LE TROISIEME NOTABLE : Majesté, quand un fruit mûr tombe de l'arbre, il ne retourne plus sur celui-ci. S'il est destiné à être mangé, il sera mangé. S'il doit pourrir, il pourrira.

LE QUATRIEME NOTABLE : Majesté, le bois épineux doit être jeté au feu et le champignon vénéneux ne peut être mangé. Je crois être raisonnable si j'ajoute que ceux qui ont dit ces choses-là n'étaient pas des fous.

BOBOLO : Majesté, les morts eux-mêmes, s'il leur était permis de revenir te parler, n'auraient pas dit mieux. Tes sujets ont admirablement parlé.

LE ROI : Admirablement ?... Ca dépend de quelcôté on se trouve. Moi, il me semble que tous, vous vivez et n'agissez plus que sous l'emprise de la peur ; que tous vous êtes dévorés par le feu de la violence ; que tous enfin vous ne portez plus dans votre poitrine qu'un morceau de pierre à la place du cœur ou, si le cœur y est encore, il étouffe dans le filet que la haine et l'égoïsme ont tissé autour de lui. Mais je comprends pourquoi. Depuis que cette marmite a fait son apparition au milieu de nous, nous avons cessé d'être nous-mêmes et nous n'agissons plus qu'à la manière des chiens qu'on excite à l'attaque. En effet, notre serment est là, qui pend au dessus de notre tête, prêt à nous écraser si nous nous écartons du chemin qu'il nous a tracé. Aussi, n'as-tu pas entièrement tort Bobolo, quand tu affirmes que ces notables ont bien parlé. N'ont-ils pas abondé dans ton sens ? Cependant rappelez-vous messieurs, ce que j'ai dit à l'ouverture de ce procès : qu'on ne vienne pas ici avec des idées déjà arrêtées et j'ajouterai : qu'on se défasse de la peur qu'inspire cette marmite, car si ce sont vraiment les esprits de nos ancêtres qui y reposent, rassurez-vous, ils sont plus cléments, plus tolérants que nous ne le croyons.

BOBOLO : Majesté, si tu as quelque appréhension tu pourrais en faire part au Conseil, car je ne comprends pas que toi qui nous as habitués à trancher vite et bien les débats du genre de celui-ci, tu puisses tergiverser aujourd'hui. Tu vas même jusqu'à douter de la présence des esprits dans cette marmite. Que sa Majesté me permette de rappeler au Conseil que tout acte accompli ici est conforme à la volonté des Mânes qui ont inspiré l'invention de cette marmite que nous devons craindre, non comme un matamore, mais parce qu'elle est l'expression sacrée de tous nos morts. Majesté, la parole de tes notables est claire et nette. Elle n'appelle aucun commentaire et ne doit donner libre cours à aucune palabre fastidieuse. Seul le sang doit habiter le corps humain, ont dit nos anciens, le pus doit en être expulsé. Il en est de même de Koka-Mbala qui ne peut abriter dans ses cases que ceux qui marchent sur le droit chemin.

LE ROI : Bobolo, mon ami, c'est la passion qui gouverne ton être ; voilà pourquoi tu te laisses emporter. Tu agis toujours de la sorte lorsqu'il s'agit de juger un jeune homme ; tu as contre ces enfants une hargne qui m'exaspère et qui me donne l'impression que tu les condamne à mort, non

pas parce qu'ils sont fautifs, mais parce qu'ils ont le malheur d'être encore jeunes.

LEPREMIERNOTABLE : Majesté, tenir un tel langage, c'est chercher à nous discréditer auprès des jeunes gens et de nos enfants. Nous ne condamnons pas ici par passion, ou par désir de brimer les faibles, mais parce qu'il faut punir avec énergie le vice.

LE ROI : J'entends. Mais combien de vices accomplis par de grandes personnes a-t-on déjà punis de la peine de mort, ici, à Koka-Mbala ? Aucun, depuis que je règne ! Le tort que j'ai commis, c'est d'avoir cherché à m'entourer de conseillers, au lieu de régner tout seul.

LETROISIEMENOTABLE : Oh ! Majesté, c'est toi qui nous parles ainsi ?

LE ROI : Oui, messieurs les notables, c'est moi. Je voudrais vous voir plus raisonnables, plus réfléchis au lieu de faire les mères-poules qui courent après leur semblable qui a ramené une sauterelle. Messieurs, quand on a perdu son chemin, il faut revenir à la bifurcation. C'est ce à quoi je voudrais qu'on arrive.

BOBOLO : Majesté, la tâche que tu m'as confiée exige que j'assure une sage administration de la cité et du royaume. C'est ce que je me suis efforcé de faire jusqu'à présent. D'autre part, mon métier de féticheur m'ordonne de protéger tous les habitants de Koka-Mbala. Pour ce faire, je suis tenu de débarrasser notre ville de l'ivraie. Cela, je l'ai fait aussi et continuerai de le faire par la volonté des Mânes. Je continuerai à livrer la guerre, une guerre sans merci, à tous ces jeunes gens qui ne voient plus que leurs désirs et leurs ambitions et veulent ignorer la présence de nos cheveux blancs, n'en déplaise à sa Majesté.

LEDEUXIEME NOTABLE : Majesté, une question. Si l'on détruit un plant de bananier, l'espèce en disparaîtra-t-elle pour autant ?

LE ROI : Certainement pas. Mais as-tu compté le nombre de plants que nous avons détruits ? Je vois parfaitement où tu veux en venir, mais je ne veux plus penser, raisonner et juger comme vous. Je veux qu'aujourd'hui, nous nous montrions plus humains, plus cléments envers cette jeunesse que nous n'avons cessé de brimer depuis des lunes et des lunes. Je veux qu'on ne pense pas à la mort comme seul moyen de punir un délinquant.

(Tous les notables et Bobolo se lèvent indignés.)

LE PREMIER NOTABLE : Majesté, quelle effronterie !

LE DEUXIEME NOTABLE : Sa Majesté se rend-elle compte qu'elle trahit et bafoue l'esprit de Koka-Mbala ?

LETROISIEMENOTABLE : Sa Majesté veut-elle attirer la foudre sur nos têtes ?

BOBOLO : Si Sa Majesté s'est laisser mouillé la barbe, qu'elle sache qu'elle seule endossera les conséquences de cette manœuvre

LE ROI : Je te défends de meparler ainsi, Bobolo. Jusqu'à preuve du contraire, je suis le roi ici et je peux faire ce que bon me semble, m'entends-tu ?

(Le roi se lève et quitte son trône, irrité).

BOBOLO : Messieurs, la séance est suspendue jusqu'à nouvel ordre.

(Les notables sortent. Lemba réapparaît sur la scène, appelant le roi.)

Scène V

(Lemba, le Roi)

LEMBA : Seigneur !Seigneur !

LE ROI : (Le Roi apparaît à la porte) Qu'y a-t-il ?

(Lemba sort s'agenouiller aux pieds de son époux).

LEMBA : Seigneur, on dit que le seul droit des femmesdans notre société est de se concentrer à leurs travaux, de servir leurs époux et de se taire. Cependant, les anciens qui prévoyaient tout ont dit par ailleurs : on ne fait bien les choses qu'à deux ; si l'un dévie, l'autre est là pour le remettre sur le bon chemin. Permets-tu, Seigneur, que je te fasse quelques suggestions ?

LE ROI : Ton Seigneur et Maître t'écouterà. Parle. Mais sois brève.

LEMBA : Seigneur, je rentre de la ville, où l'on parle beaucoupdu procès de Bitala.

LE ROI : Que dit-on ?

LEMBA : Le bruit court que tu voudrais l'acquitter.

LE ROI : Et alors ?

LEMBA : Eh bien, Seigneur les mères et les jeunes gens sont contents ; et, chose très rare à Koka-Mbala, j'ai vu des jeunes gens jouer du tam-

tamdans les rues en chantant : vive notre roi ! Puisse ton désir triompher de la passion des juges, Seigneur.

LE ROI : Hélas, Lemba, je crois qu'on s'est réjoui trop tôt à la cité. J'ai en effet l'intention d'épargner la mort à Bitala. Mais que puis-je seul contre cinq ? Mon conseiller qui, depuis un certain temps va semant la tempête et incitant les adultes à durcir leur position vis-à-vis de la jeunesse, a gagné tous les notables à sa cause. Tous parlent le même langage que lui. Au sein du Conseil, je suis isolé.

LEMBA : Je te comprends parfaitement, Majesté. Mais je voudrais te dire deux choses. La première : sois et demeure le coq qui a du sang dans les veines et impose-toi. La seconde concerne ton conseiller. à son sujet, je souhaiterais que tu médites cette parole de nos pères : « Si la poule défend un endroit, c'est qu'elle y a mis un œuf » C'est tout, Seigneur.

LE ROI : En vérité, je n'avais jamais pensé qu'une femme fût capable d'un tel raisonnement, Lemba. J'ai l'impression que nous avons beaucoup à apprendre de vous. Oui, Lemba, je te comprends ; cependant si je me désolidarise des notables, qu'advient-il de moi ? Si les anciens me laissent tomber, ne deviendrais-je pas comme un toit sans poteau, un bananier chargé de régimes sans tuteur ? Et il y a aussi cette terrible marmite...

LEMBA : Je ne trouve pas mieux à dire que de se répéter ce que je viens de dire, Seigneur. Maintiens ta position. Si les hommes t'abandonnent, les esprits eux, j'en suis sûre et certaine, ne te laisseront pas choir et le soutien des jeunes, crois-moi Seigneur, t'est acquis.

LE ROI : Mais les jeunes ne sont guère que des jeunes et pas autre chose ! Que pourraient-ils contre une éventuelle rébellion des anciens à la tête de laquelle se placerait Bobolo ?

LEMBA : Seigneur, les jeunes sont capables de bien des choses, si on leur donne l'occasion de se mettre à l'œuvre.

LE ROI : Lemba, ta visite m'a redonné confiance et aura été très utile pour mon moral qui commençait à faiblir. Quand on est chef, il faut savoir prendre sur ses épaules tous les fardeaux qu'on entasse sur son dos. Je saurai y faire face. Va, je vais reconvoquer les notables.

Scène VI

(Le Roi, les notables, Bobolo)

(Même décor. Mêmes personnages qu'à la scène 2).

LE ROI : Mes amis, le soleil qui fait son ascension dans le ciel ne revient jamais en arrière et la rivière qui a choisi son chemin, l'a choisi pour de bon. Il en est du soleil et du cours de la rivière comme de mes idées. Elles ne sauraient revenir en arrière et réapparaître sous un jour nouveau. Ce que j'ai dit à la séance précédente demeure. Je vous écoute.

LE DEUXIEME NOTABLE : Majesté, durant la suspension de la séance, j'ai longuement réfléchi à tout ce que nous avons fait et dit jusqu'à ce jour au sein de ce tribunal. J'ai revu en esprit tous ceux que nos sentences rendues sous l'emprise de la peur et je dirai même de l'égoïsme ont envoyés à la fosse. Chose ahurissante, ce sont tous des jeunes, nos propres enfants. Et j'ai frémi. Et je me suis posé cette question : rendons-nous justice ou cherchons-nous à lutter contre la montée des jeunes ? Pour eux, nous avons mis sur pied un tribunal qui ne pardonnera jamais. Et pour nous leurs pères, tout est moelleux, flexible. Or un proverbe dit : « qu'on soit grillon ou cancrelat, on subit le sort réservé à tous les insectes. » Qu'avons-nous fait ? Le sang du chien ne serait-il plus celui du chacal ? Majesté, c'est toi qui as raison ; il nous faut te rejoindre pour retrouver le bon chemin.

LEQUATRIEME NOTABLE : En effet, Majesté, mon ami qui vient de parler a raison car ne perdons pas de vue qu'un village ne doit pas être fait que d'adultes, mais de jeunes également. Or, à Koka-Mbala, plus que partout ailleurs, on veut détruire tous les jeunes. A-t-on peur d'eux ? Si oui, ne vaudrait-il pas mieux chercher à les intégrer dans notre société d'adultes que de les persécuter ? J'ai parlé, Majesté.

LE ROI : Je suis agréablement surpris que ce moment de repos et de méditation ait été profitable à certains d'entre nous. Voyez-vous, messieurs, si je montre aujourd'hui un tel entêtement, c'est que j'ai fait, il y a quelques temps, un songe dans lequel les esprits des anciens sont venus me dire leur mécontentement sur la manière dont la justice est rendue à Koka-Mbala...

BOBOLO : Un instant, Majesté.

(Il s'absente un moment et revient avec la marmite qu'il pose au milieu de l'assistance. Tous les visages, soudain, sont bouleversés).

BOBOLO : Majesté, je veux qu'exceptionnellement, le procès se déroule devant la marmite.

LE ROI : Tu veux ? Mais il n'y a qu'une personne qui peut imposer certaines choses ici, c'est moi.

BOBOLO : Je le sais, Majesté, mais je parle en tant que féticheur et protecteur des habitants de Koka-Mbala et non en tant que premier conseiller du roi.

LE ROI : Retire cette marmite. On décide ici du sort des vivants et non de celui des morts dont les esprits sont enfermés dans cette marmite.

BOBOLO : Mais le sort des vivants ne peut se décider sans l'avis et le concours des morts, Majesté.

LE ROI : Retire cette marmite, te dis-je.

BOBOLO : Que celui qui se sent du courage, la ramène à son endroit habituel. Si c'est moi qui dois accomplir cette tâche, je ne le ferai qu'à la fin du procès.

(Les notables se regardent, visiblement inquiets. Le roi, cependant, essaie de garder son calme).

LE ROI : On ne peut poursuivre le procès dans ces conditions.

BOBOLO : Si, Majesté, on ne partira d'ici que lorsque la sentence sera rendue. Continuez donc à crâner, messieurs. Redites donc devant la marmite que les anciens sont cupides et qu'il faut protéger la jeunesse même quand celle-ci se livre aux actes de brigandage comme Bitala. Allez, qu'attendez-vous ?

(Silence).

BOBOLO : Voyez-vous, messieurs, vous avez peur de mourir et vous avez raison. Depuis que Koka-Mbala existe, ses habitants ont toujours obéi aux esprits et fait la volonté des morts. Vous ne pouvez pas prétendre le contraire aujourd'hui sous le prétexte d'entendre le langage de la raison. Les anciens ont édicté une loi selon laquelle les jeunes qui font ce que cette loi défend doivent mourir. Ceux qui ont désobéi sont tous morts. Pourquoi aujourd'hui veut-on acquitter celui-ci ? Est-il plus important que

les autres ? On vous dit que les morts sont mécontents de notre manière de rendre justice, qu'on le prouve ! On veut vous induire en erreur, messieurs les notables, ne vous laissez pas entraîner dans cette déviation, car cela risque de vous coûter la vie.

LE ROI : Bobolo, tu es en train de brandir devant nous la menace et le spectre de la mort, mais tu ne saurais faire peur à ton roi. Messieurs, il faut maintenant mettre un terme à cette longue palabre. Que ceux qui sont pour moi se rangent à ma droite.

(Silence, hésitation des notables)

LE PREMIER NOTABLE : Le sort des mauvaises herbes est d'être brûlées, Majesté.

LE DEUXIEME NOTABLE : Majesté, si cela ne dépendait que de moi, ce jeune homme n'irait pas à la fosse, mais puisque l'esprit de Koka-Mbala doit demeurer immuable, il faut traiter chacun selon qu'il est vin doux ou eau pourrie.

LE TROISIEME NOTABLE : Majesté, on perd le temps à vouloir brûler les cils d'un porc indocile pour en obtenir le calme.

LE QUATRIEME NOTABLE : Majesté....

LE ROI : Assez ! je vous ai demandé une chose. Que ceux qui sont pour moi viennent ici. (Silence).

LE ROI : Eh bien ! J'ai compris. Savez-vous ce que vous êtes tous ? Des peureux, des égoïstes, des pères indignes. Mais pour vous prouver que je suis le roi, seul maître de Koka-Mbala, je dis que Bitala ne sera pas condamné à mort. J'ordonne qu'il soit banni du royaume et qu'il n'y remette jamais les pieds. J'ai dit.

BOBOLO : Majesté, je te supplie d'éviter une pareille sottise. La punition des esprits risque d'être terrible.

LE ROI : Sortez tous. J'accepte la réaction des esprits quelle qu'elle soit. C'est pour cela que je suis le roi. (Silence).

Gardes, exécutez mes ordres. Que Bitala soit conduit hors de mon royaume et que les messagers et les tam-tams apprennent cette nouvelle aux quatrecoins du pays.

(Roulements de tambours... Rideau).

ACTE II

Scène I

(Le Roi, Bobolo, la Femme, le Danseur).

(Le Roi et ses trois épouses se distraient en regardant deux jeunes gens, les meilleurs danseurs du royaume, faire des exhibitions. Soudain, entre un garde qui vient parler à l'oreille du roi. Le visage du roi se trouble. Il fronce les sourcils, se lève et, de la main, fait signe aux musiciens et aux danseurs d'arrêter. Musiciens et danseurs se prosternent et sortent. Bobolo fait son entrée et fait un semblant de révérence).

BOBOLO : Majesté, la situation est grave ; le pays est menacé par la rébellion

LE ROI : Parle, Bobolo.

(Bobolo jette un coup d'œil sur les femmes du roi. Celui-ci les congédie d'un geste de la main).

LE ROI : L'objet de tes craintes n'est plus là Bobolo, tu peux parler.

BOBOLO : Majesté, on dit que le porc revient toujours à l'endroit où il a causé du dégât. C'est vrai, je viens de le réaliser avec ahurissement.

LE ROI : Parle sans détour, Bobolo, et exprime-toi clairement.

BOBOLO : Majesté, le bandit auquel tes scrupules ont épargné le supplice de la fosse est de retour à Koka-Mbala.

LE ROI : Quoi ?

BOBOLO : Bitala est de retour après trois lunes d'exil, Majesté.

LE ROI : Bitala ? ... Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

BOBOLO : Ce n'est pas une histoire mais la réalité, Majesté. Un témoin est là qui désire être entendu.

LE ROI : Qu'on le fasse venir.

(Un garde avance, tenant une femme par la main. Celle-ci vient se prosterner au pied du roi et reste agenouillée).

LE ROI : Quel est ton nom ?

LA FEMME : Nzila, Majesté.

LE ROI : Es-tu mariée ?

LA FEMME : Je suis veuve, Majesté.

LE ROI : Qu'as-tu vu ?

LA FEMME : Bitala, le fils de feu Ngoma, Majesté.

LE ROI : Celui que j'ai envoyé en exil voici trois lunes ?

LA FEMME : Celui-là même, Majesté.

LE ROI : Où l'as-tu vu ?

LA FEMME : A l'entrée de la grotte qui limite mon champ de manioc, vers le couchant, Majesté.

LE ROI : Quand ?

LA FEMME : Hier, peu avant le coucher du soleil, Majesté.

LE ROI : Avec qui était-il ?

LA FEMME : Seul, comme une perdrix sans petit, Majesté.

LE ROI : Pourquoi n'es-tu pas venue le dire plus tôt ?

LA FEMME : Je rentre toujours tard au village, Majesté. Il n'est pas permis à une femme de parler au roi ou à son conseiller à cette heure si tardive.

LE ROI : (Exaspéré) Maudit bandit, que le diable l'étrangle dans son sommeil.

(Il se lève, se gratte nerveusement la tête, s'assied de nouveau, se relève... Bobolo sourit malicieusement).

LE ROI : Y a-t-il longtemps qu'il est revenu et a élu domicile dans cette grotte ?

LA FEMME : Comment le savoir, Majesté. Je ne jouis pas d'une santé solide. J'ai dû garder le lit pendant près d'une semaine. Ce n'est donc qu'hier que je suis retournée à ma plantation.

LE ROI : Maudit bandit, exécration personnage, n'y a-t-il donc plus de jeteurs de sorts dans Koka-Mbala pour le faire périr dans sa grotte ?

BOBOLO : Ne t'avais-je pas averti, Majesté ? C'est la réponse de la marmite. Tu ne douteras plus désormais de son contenu. Maintenant, c'est trop tard.

LE ROI : C'est toi qui le penses, mais pas moi.

BOBOLO : Crois-moi, Majesté.

LE ROI : Je ne croirai à rien avant le dénouement de cette affaire, Bobolo. Au lieu de discuter, va donner à cette femme la récompense que mérite une telle loyauté.

(Bobolo ainsi que la femme veulent sortir. Mais soudain, l'un des deux danseurs rentre et se prosterne).

LE ROI : Que veux-tu encore toi ?

LE DANSEUR : Majesté, il me semble avoir entendu parler de Bitala.

LE ROI : C'est exact, mais j'ai horreur des gens qui écoutent aux portes.

LE DANSEUR : C'est que, Majesté, moi aussi je l'ai vu.

LE ROI : Tu l'as vu ? Où ?

LE DANSEUR : Dans la grotte où il réunit les jeunes de Koka-Mbala

LE ROI : (Ahuri) Où il fait quoi ?

LE DANSEUR : Il tient des réunions avec les jeunes de notre cité, tous les soirs, après le coucher du soleil, dans la grotte qui se trouve à côté de la plantation de manioc de cette femme.

LE ROI : (Balbutiant) Mais... il y a donc longtemps qu'il est revenu ?

LE DANSEUR : Cela dure depuis une demi-lune, Majesté.

LE ROI : (Désemparé) Une demi-lune et je ne suis pas au courant (Il regarde Bobolo).

BOBOLO : Majesté, depuis que l'on a mis en doute ma sincérité, j'ai cessé de m'occuper de nos services de renseignements. Ceux-ci sont presque totalement désorganisés car les agents se sont, comme moi, découragés.

LE ROI : En voilà une bonne nouvelle. Je reconnais à présent mes vrais serviteurs. Mais dis-moi, jeune homme, pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt pour me l'apprendre ?

LE DANSEUR : (Hésitant) Majesté ... ton honorable conseiller est au courant depuis plusieurs jours...

LE ROI : (Après un hochement de tête) Je comprends ... Dis moi, as-tu déjà assisté à ces réunions ?

LE DANSEUR : Oui, Majesté, j'ai assisté à deux réunions.

LE ROI : Pourquoi n'y es-tu plus retourné ?

LE DANSEUR : C'est que, Majesté, ce que dit Bitala ne me plaît pas.

LE ROI : Que dit-il ce bandit ?

LE DANSEUR : Il ne cesse de répéter qu'il faut que les jeunes de Koka-Mbala arrivent à briser l'entrave dans laquelle les anciens de la tribules ont emprisonnés. Il paraît que dans le pays où il a vécu en exil, les jeunes gens ne sont pas opprimés, brimés, maltraités et persécutés comme nous.

LE ROI : Il vous a dit ça ?

LE DANSEUR : Il dit ça tous les jours, Majesté, et il ajoute aussi qu'il faut assainir l'entourage du roi. Il y a, affirme-t-il, des fous dangereux qui entourent sa Majesté, lui font constamment peur et menacent son trône, voire sa vie.

BOBOLO : Ce jeune est en train de mentir, Majesté. Ne l'écoute pas.

LE ROI : Laisse-le parler. Il y a des mensonges qui valent la peine d'être écoutés. Voyons jeune homme, Bitala dit que j'ai des fous qui me tiennent compagnie ?

LE DANSEUR : Oui, Majesté. Et ça n'est pas tout. Il paraît qu'il y aurait dans ce palais un instrument né de la démence de ...

LE ROI : C'est Bitala qui dit ça ?

LE DANSEUR : Oui, Majesté.

LE ROI : Et les jeunes, comment reçoivent-ils l'enseignement de ce rebelle ?

LE DANSEUR : Ils l'écoutent avec recueillement et admiration, Majesté

LE ROI : Que veut faire Bitala ?

LE DANSEUR : J'ignore ses intentions, Majesté, car je ne fréquente plus la grotte.

LE ROI : Je te remercie beaucoup jeune homme. Dès que tu deviendras majeur, tu entreras dans le corps de la garde royale. En attendant, va trouver l'économe. Tonroi sait récompenser la bravoure et la fidélité.

(Le danseur sort après s'être incliné devant le roi).

LE ROI : Que pense mon conseiller de tout ce que vient de raconter ce jeune homme ?

BOBOLO : Il n'y a pas la moindre parcelle de vérité dans ces cancans, Majesté.

LE ROI : C'est possible, mais n'est-ce pas toi qui parlais de rébellion en préparation ? Ne me force pas à croire à l'histoire de fous que raconte Bitala... Fais appeler les notables, je veux les entendre.

(Bobolo sort en hâtant le pas. Le roi demeure assis sur son trône et fait signe à l'un de ses gardes de faire venir sa préférée).

Scène II

(Lemba, le Roi).

LE ROI : Lemba, les esprits ont voulu que tu sois mêlée à cette affaire. Je continuerai donc à te consulter. La situation est grave, très grave. J'ai été puni, Lemba. Les esprits de la marmite m'ont fait sentir d'une manière brutale leur présence et leur puissance.

LEMBA : Garde-toi des jugements faits à la hâte, Seigneur ! Tu n'as aucune preuve de ce que tu avances. Disons que ta générosité a été mal récompensée, mais abstenons-nous d'incriminer les esprits. C'est peut-être une épreuve, Seigneur, on ne sait jamais

LE ROI : Ton jugement est-il si court, Lemba ? Comment ne comprends-tu pas que seuls les esprits sont capables d'une telle chose ? Je leur ai désobéi ; ils m'ont prouvé combien il est ridicule et vain de tenir tête aux enseignements et aux lois des ancêtres. Si le châtement des Mânes ne va pas plus loin, j'espère que ceci constitue pour moi le premier et le dernier avertissement.

LEMBA : Surtout Seigneur, ne regrette pas le geste humain que tu as fait en ne condamnant pas à mort Bitala...

LE ROI : Si, je le regrette et ... beaucoup.

LEMBA : Je suis toujours convaincue, Seigneur, que tu as bien agi et que c'est toi qui a raison. Prions plutôt, afin que le ciel ne laisse pas éclater l'orage sur ta tête.

LE ROI : En vérité, Lemba, je crains moins le ciel et les esprits que les humains car l'ambition de ceux-ci est terrible. Les esprits peuvent se laisser toucher par nos prières et supplications, mais l'homme décidé à

faire du mal, jamais ! Il vient de m'être rapporté, Lemba, qu'il y a une demi-lune que mon conseiller est au courant du retour de Bitala à Koka-Mbala.

Peux-tu me dire pourquoi il m'a caché cette importante nouvelle qui menace directement mon trône ? C'est, me semble-t-il, parce qu'il veut exploiter cet incident à son profit. Voilà pourquoi je te dis que j'ai plus peur de ceux qui m'entourent physiquement que des esprits qui sont prêts, j'en suis sûr, à pardonner mon erreur.

LEMBA : Mon Seigneur et Maître le comprend un peu tard.

Ne t'ai-je pas cité un proverbe au sujet de Bobolo ? (*Roulement des tambours annonçant l'arrivée des notables*). Mais voici que le Conseil va s'ouvrir. Prends confiance Majesté, rien n'est encore perdu. Sois courageux.

Scène III

(*Le Roi, Bobolo, les Notables, les Conseillers, Lemba, Bitala*).

(*Les notables entrent, précédés de Bobolo. Ils saluent le roi et prennent place. Bobolo va chercher la marmite et l'apporte au milieu de l'assistance. Le roi prête serment ainsi que chacun des notables*).

BOBOLO : Majesté, les honorables conseillers voudraient te faire part des doléances de leurs sujets.

LE ROI : Des doléances ? Bien, je les écoute.

LE PREMIER NOTABLE : Majesté, les hommes et les femmes de mon quartier sont très mécontents du jugement rendu par toi, ici, voici trois lunes.

LE DEUXIEME NOTABLE : Majesté, mes hommes m'ont chargé de porter à ta connaissance que si Bitala n'est pas repris et exécuté immédiatement ils seront amenés à réviser leur position vis-à-vis- de leur roi.

LE TROISIEME NOTABLE : Majesté, le retour de Bitala dans le royaume a profondément ému les habitants de mon quartier. Ils m'ont prié de transmettre à sa Majesté leur mécontentement.

LE QUATRIEME NOTABLE : Majesté, les miens m'ont demandé de te poser la question suivante : « Koka-Mbala doit-il devenir une cité où tout le monde portera une huppe comme chez les ananas ? »

BOBOLO : Tes oreilles ont entendu, Majesté. Que penses-tu de toutes ces doléances ?

LE ROI : (Après un moment de réflexion) Messieurs, je vous ai entendus, les uns et les autres. Toutes vos remarques font ressortir nettement qu'il règne à Koka-Mbala un grand malaise. Mais un roi doit savoir faire face aux ennuis de tous ordres et ne pas se laisser influencer par tout ce qui fait du bruit ou tonne bien qu'il doive en tenir compte. Vous direz donc à vos sujets que le roi a pris acte de leurs doléances et les examinera à tête reposée. Mais à ceux qui réclament l'exécution de Bitala, j'ai le regret de leur dire que ce criminel ne sera pas mis à mort...

(Indignation de tous les notables).

BOBOLO : Ce scélérat doit mourir sur la place du marché.

LES NOTABLES : Qu'on le tue ! Qu'on le tue !

LE ROI : Bobolo, je te vois venir. Tu n'attendais que ce moment pour dévoiler ton vrai visage.

BOBOLO : Sa Majesté se serait-elle laissée convaincre par les galéjades que raconte ce séditieux de Bitala qui prétend qu'il y a des fous dans son entourage ? Mais sa Majesté devrait comprendre que ce jeune homme menace terriblement le trône.

LE ROI : Bitala n'est pas le seul à vouloir mystifier les gens et à menacer mon trône. Et s'il sème la sédition, il ne fait qu'imiter certains ambitieux qui cherchent plutôt à me renverser qu'à me maintenir ici. Ce sont ceux-là que Bitala appelle justement des fous.

BOBOLO : Sa Majesté regrettera ces paroles si elle ne les retire sur-le-champ.

LE ROI : Je suis le roi de Koka-Mbala. Je n'ai d'ordre à recevoir de personne. Bitala sera repris et jeté en prison. Je m'en tiens là.

BOBOLO : Majesté, ou Bitala meurt et tu gardes ton trône, ou il vit et tu perds ta couronne.

LE PREMIER NOTABLE : J'approuve Bobolo.

LE DEUXIEME NOTABLE : Abdique, Majesté, si tu ne te sens plus capable de diriger.

LE TROISIEME NOTABLE : Un roi faible et qui fait du sentiment quand il faut sévir contre les ennemis du royaume, n'est plus un roi. Le langage de Bobolo est aussi le mien.

LE QUATRIEME NOTABLE : Nous sommes prêts à asseoir Bobolo sur le trône si sa Majesté ne revient pas sur sa décision.

(Le roi prend sa tête dans ses mains et réfléchit. Il la relève et fixe pendant un moment la marmite, puis dit) :

LE ROI : Qu'on fasse venir Lemba, mon épouse préférée.

BOBOLO : Lemba ici, au milieu de cette auguste assemblée ? Depuis quand les femmes ont-elles le droit d'assister aux réunions des hommes, qui plus est, traitent des affaires de l'état ? C'est un affront.

LES NOTABLES : Oui, c'est un affront.

LE ROI : Qu'on fasse venir Lemba sur-le-champ. Je suis encore le roi jusqu'à preuve du contraire.

(Les notables se regardent et murmurent. Arrive Lemba suivie d'un garde. Elle s'agenouille à la droite du roi qui se penche pour lui parler. Après avoir écouté son époux, Lemba déclare).

LEMBA : Jamais sa Majesté ne fera une chose pareille. Une parole donnée est une parole donnée. Bitala ne sera pas exécuté même si cela devait coûter la vie au roi. Je sais, Bobolo, que c'est toi qui a monté tous les esprits afin de t'emparer du pouvoir mais tu perds ton temps. Des ambitieux comme toi périront victimes de leurs méfaits, dans l'insalubrité de la prison, parole de femme.

BOBOLO : Que les esprits de la marmite te confondent, infâme créature qui a osé paraître ici et insulter en public l'homme le plus vénéré de Koka-Mbala.

LEMBA : Tes propos ne m'intimident point, Bobolo. J'ai choisi de jouer un rôle. Je le jouerai jusqu'au bout, si difficile et ingrat qu'il paraisse. Désormais avec la permission de sa Majesté, je serai présente aux débats. Je ne me contenterai pas d'y être. J'agirai si besoin est ; mon rang de reine m'en donne le droit et ma situation de femme privilégiée, le devoir.

BOBOLO : Majesté, ordonne à ton épouse de se retirer si elle ne veut pas que le courroux des esprits lui cloue la langue au palais.

LEMBA : Je ne partirai pas, même si sa Majesté l'ordonnait...

(Cris d'indignation des notables).

LEMBA : Oui, ne vous en déplaise, messieurs les conseillers. Les femmes en ont assez de subir la loi des hommes de ce pays. Elles veulent savoir pourquoi elles la subissent et demandent qu'elles aient le droit à la parole dans les discussions. Je suis là ; je les représente.

BOBOLO : Majesté, laisseras-tu encore jaser longtemps cette fauvette. Qu'elle sorte sinon ce soir elle sera au pays des ténèbres. Nous pouvons supporter l'injure que constitue sa présence au milieu de cette assemblée suprême mais pas la profanation de ce lieu sacré et le blasphème de nos morts vénérés dont l'esprit repose dans cette marmite.

LE ROI : Elle est la reine, Bobolo.

BOBOLO : Elle est l'une des reines ! Il y a nuance.

LEMBA : Soit ! Mais je n'entends pas être une reine qui sert d'ornement et qui n'a pour seul rôle que de donner des princes. J'entends assumer la totalité des responsabilités qui m'incombent.

LE PREMIER NOTABLE : Majesté, je suis écoeuré de constater que tu protèges plutôt ton épouse que le Conseil.

LE DEUXIEME NOTABLE : Majesté, moi je ne désire qu'une chose : ta réponse définitive sur le sort de Bitala.

LE TROISIEME NOTABLE : Le rat avale l'éléphant, c'est vraiment étrange.

LE ROI : Je m'en tiens à ce que vient de rappeler Lemba.

(Indignation des notables).

BOBOLO : Majesté, l'outrage fait à ce Conseil est grave, très grave. Il est dit qu'en aucun cas et sous aucun prétexte, les femmes ne doivent être présentes aux délibérations du Conseil suprême ; en introduisant ton épouse ici, tu as foulé au pied cette loi sacrée. En outre tu as trahi l'esprit du serment prêté devant cette marmite vénérée. Ce double péché est aussi capital que celui de Bitala. Si je mens ou exagère, que les honorables conseillers me le disent.

LES CONSEILLERS : Nous t'approuvons, Bobolo.

BOBOLO : Dois-je rappeler à sa Majesté que les décisions du conseil sont sans appel ? D'ores et déjà tu sais le sort qui vous attend, ta complice et toi. Mais en attendant je demande ta destitution et ton arrêt. Notables, m'approuvez-vous ?

LES NOTABLES : Nous t'approuvons.

BOBOLO : Gardes, saisissez ce traître et son épouse et jetez-les dans la prison en attendant qu'on les exécute. Le sort des mauvaises herbes est d'être brûlées.

(Soudain la porte est brutalement poussée. Bitala entre, suivi de ses amis, jeunes armées de sagaies, de lances, d'arcs et de flèches).

BITALA : (Après avoir regardé autour de lui) Je m'en doutais. Tout le monde est réuni autour de la marmite pour conspirer une fois de plus contre les jeunes. Et naturellement c'est Bobolo qui conduit la barque. Mais c'est fini à partir de ce soir. Les jeunes réclament la fin de l'oppression et de la brimade. Ils veulent être intégrés dans la société et jouir des avantages de celle-ci. Majesté, voilà ce qui explique notre présence ici. Et nous ne sortirons pas de ce palais avant d'avoir eu satisfaction sur les deux conditions suivantes : que la marmite ici présente soit brisée : que le Conseil des anciens soit dissout car c'est de lui que vient tout le tort fait à la jeunesse, nous en sommes sûrs. Majesté, les jeunes ont parlé.

BOBOLO : Cette plaisanterie a assez duré. Gardes saisissez-vous de ce bandit et tranchez-lui la tête comme à un vulgaire poulet.

BITALA : Ne comptes pas sur tes gardes, ils sont réduits à l'impuissance. Et si tu ne prends garde, Seigneur, c'est ta tête qui tombera la première. Nous savons que c'est toi l'inventeur de ce satanique instrument destiné à semer le désarroi et la panique dans les cœurs des conseillers et du roi ; nous savons aussi que c'est toi qui dictes à tout le monde la ligne de conduite à suivre dans les procès ; ne nous oblige donc pas à user de la violence pour obtenir ce que nous exigeons. Nous voudrions que les choses s'arrangent dans le calme. Majesté, nos deux conditions restent posées.

LE ROI : J'admire ta témérité et ton esprit hardi. Cependant cette marmite, parce que sacrée, ne peut être cassée comme un banal ustensile de cuisine.

BITALA : Sort de cette naïveté, Majesté. Cette marmite n'a rien de sacré. Elle n'est qu'un instrument de mystification inventé par un individu aux ambitions incommensurables. Tant qu'elle sera présente ici au moment de vos délibérations, ni toi, ni tes conseillers n'agirez librement, ne vous exprimerez librement car votre conscience est comme liée. Majesté, pour une dernière fois, ordonne que cette marmite soit cassée.

(Silence. Le roi interroge du regard chacun tandis que les notables, les yeux rivés sur la marmite, tremblent de peur, tenus en respect par les jeunes. Le regard du roi, après avoir fait le tour des visages présents, s'arrête sur celui de la reine. Celle-ci acquiesce de la tête, mais le roi hésite encore. Bobolo bravant soudain l'attitude menaçante des jeunes se met à crier).

BOBOLO : Eh bien ! Messieurs, allez-y ! Brisez cette marmite si vraiment vous êtes convaincus qu'elle ne renferme rien ! ... Qu'attendez-vous ?

(Il ricane, il va vers un conseiller, le tire par la main).

Viens, je te choisis pour rompre ce qu'on a osé appeler un instrument de mystification.

LE CONSEILLER : *(Opposant une grande résistance)*. Non ! Non, pas moi... J'ai encore des enfants à élever...

BOBOLO : *(Relâchant le bras)*. Alors qui ?

(Il regarde chacun des conseillers, ceux-ci reculent, pris de peur).

Ah !... Ah !... Ah !... Personne ne dit plus rien ? Personne n'a du courage parmi vous. La peur de la mort vous cloue tous sur place, même toi, Sire. Marmite sacrée, personne ne doutera plus de ta puissance. Viens que je te remette au temple.

(Il veut s'avancer vers la marmite).

LE ROI : Gardes, arrêtez-moi cet homme. Et pour qu'il sache que le roi ne craint ni sa puissance, ni la mort, Bitala, je t'ordonne de briser cette marmite.

(Cris d'épouvante. Bitala, avec le manche de sa lance, casse la marmite. Peur, panique dans les rangs des notables... Bobolo, solidement maintenu par deux jeunes, se débat...).

BOBOLO : Misérables, les esprits vous confondront tous, tous sans exception !... La foudre vous réduira en cendres, vous qui livrez le pays à l'ivraie.

(Les jeunes arrivent à le maîtriser).

BITALA : Ne craignez rien, notables. La rupture de cette marmite ne sera suivie d'aucun effet désastreux ni pour votre santé ni pour celle de tous les vôtres et les jeunes ici présents, bien que longtemps persécutés et opprimés par vous, ne vous feront aucun mal. Vous demeurez nos pères même si vous nous avez reniés pour sauvegarder vos intérêts. Majesté, voilà une première condition satisfaite. Maintenant, acceptes-tu de dissoudre ton Conseil ?

LE ROI : Bitala, je suis content de constater enfin que je ne me trompais pas lorsque je m'obstinais à vouloir épargner ta vie. Je savais, j'avais du moins le pressentiment que cette voie était la bonne malgré tout ce qu'elle comportait d'inadmissible, d'étrange et d'insolite. Mais j'ai tenu bon et mon opiniâtreté triomphe aujourd'hui. Je dois en partie cette victoire à mon épouse préférée, Lemba, qui n'a cessé de m'encourager et de me prodiguer de bons conseils et qui, courageusement, vient de m'appuyer dans la grave décision de détruire cette marmite qui a semé la terreur dans tant d'esprits. Aujourd'hui c'est la jeunesse qui se libère du joug de l'oppression des anciens, demain il faudra que cette même jeunesse puisse aider la femme à briser la gangue où notre société se complaît à la maintenir prisonnière. Mes enfants, loin de vous désapprouver, j'admire votre courage et votre détermination à mettre fin à un régime où les abus commençaient de me suffoquer. Croyez-moi, en vous libérant de notre excessive emprise, vous nous avez libérés, mes notables et moi-même, d'un état de peur panique qui nous dépersonnalisait devant cette maudite marmite. Ce sont les Mânes qui vous ont envoyés, mes enfants, car elles aussi ont fini par être lassées devant l'écoulement presque ininterrompu du sang des jeunes victimes que notre tribunal faisait exécuter presque à chaque nouvelle lune. Ce sont aussi, j'en suis sûr, les Mânes qui exigent par vous que le Conseil des notables soit dissout.

Eh bien ! Il l'est à partir de ce moment.

(Cris de joie, applaudissements des jeunes).

LE ROI : Un autre Conseil sera mis sur pied à la prochaine nouvelle lune et je propose que deux ou trois jeunes gens de votre choix en fassent partie.

(Cris, applaudissements des jeunes. Les notables approuvent d'un hochement de tête).

BITALA : Majesté, bien que vainqueurs, nous remettons le prisonnier entre tes mains.

LE ROI : Quelqu'un a dit ici, il y a un instant, que le sort des mauvaises herbes est d'être brûlées. Qu'on jette donc cet homme en prison en attendant que le nouveau Conseil décide de son sort.

(Des gardes saisissent Bobolo et l'entraînent vers la sortie. Cris et applaudissements).

BITALA : Majesté, messieurs les notables, chers amis. Ce jour doit être marqué d'une pierre blanche ici à Koka-Mbala et dans tout le royaume parce qu'il met fin à une servitude, à une domination et à une ère de brimades faites injustement au nom du droit d'aînesse. Mes amis, nous voilà donc affranchis de l'oppression sous toutes ses formes, mais je voudrais vous dire que l'autorité paternelle, celle de nos tuteurs et de nos aînés, parce que naturelle et raisonnable, demeure immuable car, rappelez-vous ce proverbe de nos pères : « Quelle que soit leur grandeur, les oreilles ne dépassent jamais la tête ». J'ai parlé.

(Applaudissements, roulements de tam-tam).

RIDEAU

FIN

L'oracle

Comédie en 3 actes

Grand Prix du Concours théâtral
interafricain 1967

Note sur la pièce

L'action de l'oracle se situe dans un petit village congolais, où vit une charmante fille de 16 ans, Louaka, qui va bientôt terminer ses années d'école et désire devenir infirmière.

Malheureusement, un riche polygame demande la main de Louaka et est prêt à donner à Biyoki une très forte dot à condition que le mariage ait lieu immédiatement.

Biyoki décide donc de retirer Louaka de l'école au grand chagrin de celle-ci.

Comment chacune des parties ira trouver un grand sorcier plus charlatan que devin, comment le conflit sera finalement tranché en faveur de Louaka, c'est ce que nous raconte de façon truculente Guy Menga qui sait tout à la fois conserver à cette comédie son caractère spécifiquement congolais et lui donner une dimension suffisante pour que son intérêt dépasse très largement les frontières.

L'Oracle, qui a déjà été présenté dans plusieurs pays africains, a également été joué à Paris, au studio des Champs-Élysées, en janvier-février 1969, par la compagnie shango (Théâtre nègre d'expression française) dans une mise en scène de Med Hondo.

Personnages

BIYOKI : Paysan

WAMBA : Paysan, ami de biyoki

LE JEUNE HOMME : Neveu de Wamba

LOUVOUEZO : Femme de Boyiki

LOUAKA : Fille de Boyiki et de Louvouézo

NZOBO : Sorcier et devin

KOLO : Assistant de Nzobo

LE VIEILLARD : Père de Boyiki

LE MAÎTRE : Instituteur et cousin de Louaka

ACTE I

Scène I

(Biyoki, Wamba)

(La scène représente l'entrée d'une case. On ne voit qu'un mur en pisé avec une ouverture cachée par un rideau en raphia. Sous la véranda sont suspendus quelques Calebasses, un vieux filet de chasse. Près de la porte d'entrée, contre le mur, on voit deux mortiers, un grand et un petit. Les piliers sont posés à terre, parallèlement au mur. Il y a également deux chaises longues installées de manière à faire face au public. Au moment où s'ouvre le rideau, on voit un homme (Biyoki) assis sur une des chaises longues (celle de gauche). Il a, à sa droite, un petit balai qui lui sert à chasser les mouches. Il est habillé d'un pantalon qui s'arrête à mi-mollet et porte une chemise : les deux habits sont rapiécés en maints endroits. Il est coiffé d'un vieux casque colonial. Il tresse une cordelette tout en fumant sa pipe. Entre Wamba. Il porte un petit sac sous le bras gauche et dans sa main droite une canne. Il est aussi coiffé d'un casque de tissu kaki).

Wamba : (Il marche vers Biyoki, s'arrête et salue)

Je te salue, infatigable ouvrier.

BIYOKI : (relevant la tête) Salut... Ah ! C'est toi, Wamba. Tu es le bienvenu...

Wamba : (s'asseyant sur la deuxième chaise longue). Ah ! Mes pauvres jambes... si d'ici à deux ans elles me portent encore, c'est que vraiment Dieu est là-haut.

(Une fois assis, il demeure silencieux un moment, soupire, regarde l'une des Calebasses et dit) :

Quel plaisir trouves-tu à exposer toutes ces Calebasses ? Ne vois-tu pas qu'elles ravivent la soif dans les gosiers des dégustateurs ?

BIYOKI : Je ne pensais pas que la simple vue d'une Calebasse pouvait déclencher la soif chez quelqu'un.

Wamba : Ne feins pas d'ignorer ce phénomène, compère. Ça n'est pas moi que tu pourrais abuser en tout cas.

BIYOKI : Bien sûr que non. Notre renommée à tous les deux est de notoriété publique. Sais-tu comment on nous appelle à présent ? Les compagnons du verre de vin.

Wamba : Bah, laisse dire. Après tout, Dieu n'a-t-il pas fait ces choses-là pour que l'homme en fasse usage ? Et figure-toi, mon ami, je préfère de loin cette appellation à celle de coureur de femmes ou de voleur de grands chemins car du temps de nos ancêtres jamais on ne pendit un ivrogne sur la place publique. N'est-ce pas vrai ?

BIYOKI : C'est cela même, mon ami. Et je m'en vais, pour appuyer ce que tu viens d'avancer, te prouver que ces commérages ne m'intimident point. (il se lève, va à l'intérieur de la maison et revient avec unealebasse et deux verres). Il me reste justement un fond de vin dans ma calebasse. On va le vider.

Wamba : C'est parfait. Il n'ya pas meilleure réplique à donner à ceux qui médisent de nous.

(Il saisit la calebasse et le verre, se sert et remplit le verre de Biyoki).

A nos détracteurs ! (les deux voient leurs verres).

BIYOKI : (Remettant son verre à terre après un claquement de langue). Alors, compère, qu'en dis-tu ?

Wamba : Il est légèrement aigre. Mais c'est ce qu'il faut pour un après-midi.

(Il tend encore son verre. Biyoki le remplit une deuxième fois. Wamba le vide).

Sais-tu, Biyoki, que ma grosse truie a mis bas hier ?

BIYOKI : Tu me l'apprends.

Wamba : Oui, hier matin. Six magnifiques gorets, tous blancs.

BIYOKI : Beau travail. Quand le commandant de cercle va l'apprendre, il va se purlécher les lèvres.

Wamba : Hélas oui... on ne travaille que pour ce blanc et ses miliciens. Mes deux cabris sont passés dans leur casserole l'année dernière. Et je suis sûr qu'ils reviendront quand ils apprendront que j'élève des cochons. Je suis aussi certain qu'ils me les prendront tous. Mais je ne m'en fais pas, tu sais.

BIYOKI : Comment cela ?

Wamba : (Souriant) c'est que pendant que je les élève, ces porcs apprivoisent à leur tour des ténias. Gare à celui qui les mangera donc...

BIYOKI : Tu n'as aucune preuve de ce que tu avances.

Wamba : Si ! C'est l'infirmier du service vétérinaire qui me l'a dit lors de la dernière tournée. Il m'avait même recommandé d'abattre ma truie. J'ai dit oui. Puis quand il est parti, j'ai ri. J'ai décidé de garder cette bête pour me venger de ceux qui viennent mettre à sac ma basse-cour. Et je sens que dans quelques mois j'aurai ma revanche.

BIYOKI : Je vois ça... Et tu penses ainsi détruire toute la race des miliciens ?

Wamba : Je ne nourris pas cette illusion-là. C'est seulement le sentiment de justice qui me hante. On me prend pour rien mes biens. C'est humain que je cherche à me faire dédommager d'une manière ou d'une autre.

BIYOKI : Quand vient la saison sèche, ont dit nos ancêtres, chacun a sa manière de tendre les pièges aux rats.

Wamba : voilà. Ainsi toi, l'an dernier, tu as fait manger du chien boucané à un milicien.

BIYOKI : Qui t'a raconté cela ?

Wamba : Ta femme.

BIYOKI : Quels êtres que ces femmes ! Incapables de garder un secret. Ah ! quelle histoire... je revois ce pauvre milicien se purléchant les lèvres et déclarant, les narines enflées par la gourmandise : « Y en a très bon cette viande... »

Wamba : (Riant) Il ne se doutait de rien, l'idiot.

BIYOKI : (Riant) Je lui avais dit que c'était de la viande de renard... Le temps d'éternuer, le glouton avait déjà fini un pain de manioc et en réclamait un autre.

Wamba : (Riant) Ah ! Ah !... Et il paraît que tu lui avais fait boire de l'urine additionnée au miel.

BIYOKI : Oui... Et il m'a dit que c'était l'alcool le plus délicieux qu'il ait jamais bu dans cette contrée...

Wamba : (se tordant de rire) Ah ! Ah ! Qu'ils sont bêtes ces miliciens.

BIYOKI : (Remplissant les verres) Buvons à leur santé.

(Ils boivent)

Wamba : (Redevenant sérieux) Parlons un peu des nôtres. Comment va ta petite brebis ?

BIYOKI : Elle se porte bien... Et aux dires de son maître, elle travaille bien en classe. Cependant elle commence à m'inquiéter sérieusement avec ses petites calebasses qui croissent si vite et qui attirent les regards de tous les mâles du village.

Wamba : Voyons s'il reste encore quelques gouttes dans cette calebasse.

(Saisissant la calebasse... il constate qu'elle est vide).

Déjà vide ! J'ai à peine mouillé mes lèvres !

(Il la repose à terre d'un air découragé. Soupire).

C'est dommage ! *(Silence)* Mon cher ami, je viendrais te donner un conseil.

Quand une brebis atteint cet âge-là, il vaut mieux lui chercher un mâle.

BIYOKI : Sans doute, mais tu sais bien que...

Wamba : Je vois où tu veux en venir. Tu veux dire : mais elle est à l'école !

Là aussi je voudrais te mettre en garde contre les préjugés et les spéculations...

(Il se tait un moment, allume sa pipe et reprend).

À propos de mâle, sais-tu que mon bélier parti en guerre au pays des Blancs est rentré au bercail depuis trois jours ?

BIYOKI : Tu veux parler de ton neveu Mamba ?

Wamba : De celui-là même.

BIYOKI : (Applaudissement) On va donc festoyer !

Wamba : Assurément. Mais ce retour un peu brusqué me pose déjà de nombreux problèmes.

BIYOKI : Des problèmes ?

Wamba : Mais oui ! Figure-toi que Mamba m'avait écrit qu'en rentrant il devait trouver une fiancée.

BIYOKI : Encore ! Mais il a déjà deux épouses !

Wamba : Il en veut une troisième. Qu'est-ce que tu veux, il est riche : donc il peut se permettre tout.

BIYOKI : Mais ça n'est pas un problème ça. Les filles n'attendent que cela.

Wamba : Tu sais bien que ce ne sont pas les filles qui décident mais les parents.

BIYOKI : Et alors ? As-tu déjà effectué des démarches auprès de quelqu'un ?

Wamba : Non, tu es le premier à qui je parle... Que dirais-tu, Biyoki, si je te proposais de confier ta petite brebis à mon bélier.

BIYOKI : Ah, non, cher ami, car tu sais très bien que ma petite brebis est parquée.

Wamba : Tu veux dire qu'il t'est difficile de la sortir de ce parc à présent ?

BIYOKI : Exactement !

Wamba : Voyons. En es-tu le maître ou non ? Le dernier mot t'appartient. Tu peux donc décider à tout moment de sortir ta fille de l'endroit où tu l'as mise...

BIYOKI : Comme je peux décider de l'y garder !

Wamba : J'allais le dire si tu ne m'avais pas coupé la parole. Mais j'ai pris la peine de t'expliquer tout à l'heure en te suggérant de te méfier des préjugés et des spéculations. Penses-y. à titre d'information j'ajouterai que mon neveu rentre d'un pays réputé riche : le pays des Blancs. Ce mot seul dit bien ce qu'il veut dire.

BIYOKI : Sans doute. Mais tu oublies une chose : plus ma fille sera instruite, plus le montant de la dot que j'exigerai sera élevé.

Wamba : C'est possible. Ton calcul a une certaine logique. Mais je voudrais ajouter que mon neveu qui rentre de M'poutou, plus riche que le grand chef de la région, ne se livrera à aucun marchandage et donnera comptant la somme que demandera celui qui consentira à lui marier sa fille.

(Il se lève, tire quelques bouffées de sa pipe, l'ôte et dit) : Si j'étais à ta place, Biyoki, je saisisais cette occasion... Enfin, je te laisse réfléchir.

(Il serre la main de Biyoki et quitte la scène.)

Scène II

(Biyoki)

BIYOKI : Me méfier des préjugés et des spéculations... Et s'il avait raison, ce brave Wamba ? Au fond qu'ai-je à gagner à laisser ma fille à l'école ? Elle saura lire, écrire, calculer. Et puis après ? Il faut craindre qu'elle devienne orgueilleuse... Dans ce cas, tout est fini car je suis sûr et certain que personne ne voudra d'elle. Ce sera donc peine perdue pour moi... Et puis il faut penser aussi que d'un moment à l'autre la mort peu m'engloutir. Or, je ne voudrais pas mourir sans tirer profit de ma fille, l'unique que le ciel m'a donnée.

(Il se lève, fait un petit tour vers le côté droit de la scène, revient, se gratte la tête et dit tout haut).

Si je patientais encore un peu... (*Silence*). Oui, si je patientais encore un peu, cela permettrait à Louaka de terminer ses études et d'accomplir ainsi six années pleines. Et si elle arrive à avoir son certificat d'études, c'est encore mieux. Six ans d'école, plus un certificat d'études, ajoutons à cela sa beauté, sa virginité, son caractère docile... Voilà qui peut se chiffrer à une somme assez importante. Par exemple, trois mille francs par années d'études ; cinq mille pour le certificat d'études, si elle l'obtient ; quatre mille francs pour sa beauté ; dix mille pour sa virginité. Ça c'est très important. De nos jours il n'est guère facile de préserver la virginité d'une fille ! Et pour son caractère docile, disons : trois mille francs. Cela ferait, voyons...

(Il compte avec les doigts).

Les années d'études : dix-huit mille francs en tout... Le diplôme : cinq mille francs. Dix-huit et cinq... dix-huit et cinq : Vingt-trois... La beauté : quatre mille francs ajoutés à vingt-trois égalent : vingt-sept mille. Vingt-sept mille plus dix-mille pour la virginité, cela donne : trente-sept mille francs ; ensuite trois mille pour le caractère : total quarante mille francs !... ça me paraît raisonnable. Comme cadeau je pourrais demander : un casque colonial, un complet kaki, un fer à repasser, une corbeille de noix de kola, une lampe-tempête et un phonographe. Celapourrait suffire... Ah ! Oui, j'ai oublié le manteau, l'indispensable manteau... Voilà. Ce serait tout. Ce n'est tout de même pas exagéré... ça, c'est au cas

où je patienterais encore quelques mois. Si j'interrompais ses études, ce serait certainement moins que cela. C'est-à-dire qu'il y aurait cinq mille francs de moins pour le certificat d'études non obtenu. Oh ! Pour cinq mille francs... Je pourrais me rattraper sur les cadeaux en demandant en outre deux grandes cuvettes en fer émaillé et deux à trois casseroles en aluminium ! Mais oui, pardi ! Voilà le compte... Alors qu'est-ce qu'on décide ? Attendre ou agir tout de suite ? Je suis le père. Je suis le maître dans la case. J'ai le dernier mot. Pour la forme, je vais en informer ma femme quand même... Oui, mais l'informer de quoi ? Je n'ai pas encore pris mon parti... Ah ! ça n'est pas facile quand même. Ne nous affolons pas. Concentrons-nous.

Scène III

(Biyoki, le Jeune Homme)

LE JEUNE HOMME : Bonsoir monsieur Biyoki.

BIYOKI : (Relevant brusquement la tête). Bonsoir jeune homme.

LE JEUNE HOMME : Je viens de la part de mon oncle Wamba. Il m'a demandé de te remettre ce colis. C'est un cadeau qui vient de la part de mon frère Mamba. Tu te souviens de mon frère qui était parti à M'poutou ? Il a ramené beaucoup, beaucoup de choses. Il est en train d'en faire la distribution, ceci est ta part.

BIYOKI : Quelle générosité ! (Il se lève, prend le paquet et le défait). Oh ! Une couverture de laine ! Quelle merveille ! Va lui dire que je ne sais comment le remercier.

LE JEUNE HOMME : Ce n'est pas tout. Déplie un peu cette couverture. (Biyoki siffle de stupéfaction). Ce pagne est pour ta femme.

BIYOKI : (Balbutiant) Jeune homme... Va dire à ton frère... Oui va lui dire... merci de tout cœur... et ajoute : ma décision est prise. Il comprendra lui-même.

LE JEUNE HOMME : C'est entendu monsieur Biyoki. Ta décision est prise.

BIYOKI : Oui, c'est ça. Ainsi qu'à ton oncle.

LE JEUNE ONCLE : Oui, monsieur Biyoki et je ne manquerai pas de lui transmettre ton profond remerciement.

BIYOKI : C'est ça. Au revoir, jeune homme, et merci pour la commission.
(*Il rentre dans sa case en fredonnant un petit air.*)

Scène IV

(*Louvouézo, Biyoki*)

LOUVOUEZO : Ah ! Mon pauvre cou ! Quand le reposerai-je ? Toujours travailler alors que mon seigneur et maître se prélassent tous les jours comme un margouillat au soleil.

BIYOKI : (Sortant tout à coup) Qu'as-tu à médire toujours de moi, toi. Et tu te plains toujours de ton état. Mais c'est en naissant qu'il fallait faire le choix. Maintenant c'est trop tard.

LOUVOUÉZO : Toi, je ne te demande rien. Donne cette pipe. J'ai envie de tirer quelques bouffées. Il faut absolument que tu dises quelque chose quand je me plains de ma situation. Sache une fois pour toute que j'ai raison. Ta force, c'est moi qui la fais. La preuve en est que, lorsque je ne te donne rien à manger, tu deviens plus mou qu'une limace.

BIYOKI : Ah ! ça y est. La sempiternelle rengaine. Oh, là, là ! Quelle idée vint à la nature de créer des êtres pareils !

LOUVOUÉZO : (Après avoir tiré quelques bouffées). Je voudrais te voir vivre sans femme. Maintenant il faut que je songe au repas de ce soir. Quelle corvée.

BIYOKI : Ah ! Oui, c'est vrai. J'ai une faim de cannibale. Le peu de manioc et de légumes que tu m'as laissés n'ont pu calmer les jérémiades de mon ventre.

LOUVOUÉZO : Tu ferais bien parfois de bouger un peu, mon ami. Regarde ce que font tes camarades. Ils vont dans la forêt, chassent ou pêchent ou à défaut cherchent des champignons ou des fruits. Toi, tu restes là à contempler le ciel et à voir les lézards courir après leurs femelles. Tu devrais avoir honte.

BIYOKI : Ca va, ça va. Je ne te demande qu'une chose : m'apprêter un bon plat de feuille de manioc à la sauce d'arachide. J'ai besoin de mettre du poids dans mon estomac pour bien dormir cette nuit.

LOUVOUÉZO : Si tu ne veux pas manger les quelques champignons que je vais préparer, tu t'en iras où tu voudras.

BIYOKI : C'est entendu. Je ne fais pas le difficile. Apporte-moi cela dès que c'est prêt.

LOUVOUÉZO : Où est Louaka ? Il se fait tard et elle n'est pas encore là.

BIYOKI : Bah ! Elle a dû se faire punir par son maître ou alors elle se sera attardée chez quelque camarade.

LOUVOUÉZO : Cela m'inquiète un peu.

BIYOKI : Moi aussi, figure-toi... A propos... Nous avons parlé d'elle avec Wamba.

LOUVOUÉZO : Ne me parle pas de cet homme. Il a un nez de musaraigne qui me répugne et c'est lui qui t'entraîne sur le chemin de l'ivrognerie.

BIYOKI : Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Nous avons eu une conversation sérieuse au sujet de Louaka.

LOUVOUÉZO : Il vous arrive parfois de parler de choses sérieuses ? Eh bien ! Pour une fois que mon seigneur et maître consent à me faire une communication, je veux être tout yeux et tout oreilles. (Elle s'assied par terre et recommence à fumer).

BIYOKI : Wamba m'a dit que son neveu est rentré de M'poutou (Louvouézo répond en hochant la tête et grogne : hum... hum...). Il a ajouté que son neveu était très content de revoir son pays natal.

LOUVOUÉZO : (Même réponse). Hum... hum...

BIYOKI : Il m'a dit qu'il cherchait une brebis pour son bélier...

LOUVOUÉZO : Cela ferait trois.

BIYOKI : Enfin... Tu vois où veut en venir Wamba ?

LOUVOUÉZO : (ôtant la pipe de la bouche). Pas très bien.

BIYOKI : Je m'en doutais. Tu ne comprends jamais du premier coup. Je récapitule. Le neveu de Wamba est rentré. Il est très content de revoir les siens. Son oncle trouvant que deux femmes ne suffisent plus, veut lui chercher une autre compagne.

LOUVOUÉZO : Alors pour cela, il est venu te voir ?

BIYOKI : C'est ça.

LOUVOUÉZO : Pour te demander la main de notre fille ?

BIYOKI : Ce n'est pas tout à fait cela. Mais c'est quelque chose dans ce sens.

LOUVOUÉZO : Et toi, naturellement, tu lui as donné ton accord !

BIYOKI : Oui et non.

LOUVOUÉZO : Comment oui et non ?

BIYOKI : Eh bien, c'est-à-dire que je n'ai pas répondu tout de suite à la requête de Wamba. J'ai demandé un temps de réflexion. Je viens à peine de lui communiquer ma réponse.

LOUVOUÉZO : Quel genre de réponse ?

BIYOKI : Affirmative.

LOUVOUÉZO : évidemment. Tu as au moins pris la peine d'expliquer à ton compère que Louaka va encore à l'école ?

BIYOKI : Il le sait déjà.

LOUVOUÉZO : J'espère que son neveu acceptera d'attendre encore un peu.

BIYOKI : Il n'attendra pas.

LOUVOUÉZO : Comment cela ?

BIYOKI : J'ai pris la décision de retirer Louaka de l'école dès demain.

LOUVOUÉZO : Quoi ? Mais tu as bu un verre de trop.

BIYOKI : Un tout petit peu. Mais je parle en homme absolument équilibré et conscient.

LOUVOUÉZO : Eh bien ! Ce mariage n'aura pas lieu. Louaka restera à l'école jusqu'à la fin de ses études. Je faillis, il y a cinq ans, me faire chasser de cette case parce que je m'opposais à ton projet de mettre notre fille à l'école. à présent tu veux changer ton fusil d'épaule. Ah ! Non.

BIYOKI : (Indigné). Alors c'est toi qui prends les décisions ici maintenant ? ça me dépasse et de mémoire d'homme je n'ai jamais vu pareilles choses sous le ciel !

LOUVOUÉZO : Eh bien ! Ce soir tu en verras si tu continues à me parler sur ce ton. Ne t'avais-je pas déconseillé l'inscription de Louaka à l'école ? Ne t'avais-je pas dit que cela ne lui servirait à rien ? Tu t'es entêté.

Maintenant qu'elle y est, qu'elle y reste. Après tout, elle aura toujours un mari.

BIYOKI : Le problème n'est pas d'avoir un mari. Il faut un mari beau, riche, élégant. Or celui que je vais proposer ou plus exactement imposer à Louaka est fort bien bâti. Il s'habille à la manière des Blancs et il rentre de M'poutou, le pays des Blancs !

LOUVOUÉZO : Un homme est un homme. Ce n'est pas parce qu'il rentre de M'poutou ou descendrait du ciel qu'il sera différent des autres.

BIYOKI : (Avec douceur). Cesse de t'entêter ainsi, Louvouézo. Les périodes d'abondance ne se présentent pas fréquemment. Profitons donc de l'occasion qui s'offre car ton nez, comme le mien, s'incline de plus en plus vers la dernière demeure ; le lendemain est une incertitude pour tout humain, tu le sais très bien.

LOUVOUÉZO : C'est un dialogue de sourds que nous sommes en train d'entretenir. Et puis, ta décision est déjà prise. Tu ne fais que m'informer. à quoi bon prolonger cette discussion. Après tout, je ne souhaite qu'une chose, c'est que ma fille trouve un mari qui ne soit pas infécond et qui la rende heureuse.

BIYOKI : Tu n'as rien à craindre sur ce point, ma chère. On m'a dit qu'il a fait plus de trois méfis avec de belles dames de M'poutou. Ceci prouve que cet homme n'est pas de la race des bananiers qui ne donnent qu'un régime. Quant au bonheur de notre fille, il est assuré. J'en ai une preuve déjà. Attends.

(Il disparaît dans la case et revient avec la couverture et le pagne).

Tiens, regarde ceci. Ce sont des cadeaux qu'il nous fait. Il est en train de distribuer les biens qu'il a rapportés de son long séjour au pays des Blancs. Je crains qu'il n'épuise le contenu de ses malles et ne laisse rien pour nous... Enfin, tu comprends ce que je veux dire, n'est-ce pas ? La graisse de cabri doit se manger très chaude, dit-on.

LOUVOUÉZO : J'en conviens, mais gare à la brûlure qu'elle pourrait provoquer dans la bouche.

BIYOKI : (un peu vexé). Garde tes réflexions pour les séances de commérages avec les voisines. Si je t'ai mise au courant de cette affaire c'est parce que je voudrais que tu m'aides à convaincre ton frère aîné.

Lui, en effet, pourrait s'opposer à l'idée de marier immédiatement sa nièce. Es-tu disposée à m'aider ?

LOUVOUÉZO : Oui, mais à condition qu'au pagne qui m'a été offert par mon futur gendre, tu ajoutes, toi, un autre cadeau.

BIYOKI : Jamais rien pour rien. Tu es une vraie peste pour la société.

LOUVOUÉZO : Mon cher ami, on dit que la mouche s'engraisse aux dépens d'autrui.

BIYOKI : Quel esprit mesquin ! Mais ne palabrons pas car des tâches urgentes t'attendent. En plus du pagne que voici, je t'offrirai une pipe. Comme ça tu ne disputeras plus la mienne. Maintenant mon ventre t'ordonne de te hâter.

(Il sort).

ACTE II

Scène I

(Louaka, Biyoki).

(La scène se déroule dans le même décor qu'à l'acte premier).

On voit arriver Louaka qui revient de l'école un paquet de livres et de cahiers sur la tête. Biyoki est assis sur le même fauteuil qu'à la scène I de l'acte I. Il fume sa pipe et tresse une cordelette. Louaka passe devant lui, fait une courbette pour le saluer et disparaît par la porte de l'habitation... Quelques instants après, Biyoki l'appelle.

LOUAKA : Bonjour, père !

BIYOKI : (élevant la voix) Louaka !

LOUAKA : (De l'intérieur) Père !

BIYOKI : Viens voir...

LOUAKA : (Elle sort et timidement s'avance vers son père qui lui indique un petit tabouret).

BIYOKI : Assieds-toi. Louaka, tu as seize ans, tu sais.

LOUAKA : Oui, père, je le sais.

(Silence, Biyoki tire une longue bouffée de sa pipe, rejette d'un bloc la fumée et dépose sa pipe à côté de lui, sur le sol. Il tousse légèrement et reprend).

BIYOKI : Sais-tu que si tu étais une chèvre, tu aurais donné plus de six petits ?

LOUAKA : (Dans un sourire) Certainement, père...

BIYOKI : (Approuvant d'un hochement de tête) Hmm... Hmm... (Léger silence). Louaka, as-tu appris que mon frère aîné qui est à la ville, vient de marier ta sœur cadette ?

LOUAKA : Ma mère me l'a dit, père.

BIYOKI : Ah !... C'est bien...

(Il reprend sa pipe... fume un moment, l'ôte de sa bouche et la garde dans la main droite... Il se lève, fait quelques pas avec l'attitude de quelqu'un

qui médite et revient s'asseoir, la pipe reprend sa place au sol).

Qu'est-ce que tu penses du mariage de ta sœur ?

LOUAKA : C'est une bonne chose et j'en suis contente.

BIYOKI : En effet, c'est une très bonne chose et moi aussi j'en suis satisfait.
C'est un tracassé de moins...

(Il garde un moment le silence mais continue à tresser la cordelette et, sans relever la tête).

Louaka !

LOUAKA : Père !

BIYOKI : Sais-tu que j'ai commis une grosse sottise le jour où j'ai pris la décision de t'envoyer à l'école ?

LOUAKA : Une sottise, père ?

BIYOKI : Oui, une très grande sottise. Mais il n'est pas trop tard pour réparer cette erreur.

LOUAKA : (Troublée) Je ne comprends pas.

BIYOKI : Tu vas comprendre tout à l'heure. Ma fille, je pense que tu vas cesser de fréquenter l'école.

LOUAKA : (Sursautant) Comment ?

BIYOKI : Ne me coupe pas la parole, veux-tu ? Je dis qu'à mon avis et compte tenu de ce qui est arrivé à ta sœur cadette, tu devrais cesser d'aller à l'école. Cinq ans et demi d'études, c'est largement suffisant pour une fille. Ton oncle (qui était par-dessus le marché un véritable chenapan) n'en avait fait que quatre. Le voilà grand fonctionnaire aujourd'hui.

LOUAKA : (Redevenue calme) Mon père a absolument raison. C'est aussi mon avis, d'ailleurs. Après mon certificat d'études, au lieu d'entrer dans une autre école en vue d'y poursuivre mes études, je choiserais plutôt un métier, celui d'infirmière par exemple. Il est vrai que je devrais suivre des cours par la suite, mais ça ne sera pas aussi long.

BIYOKI : je crains que nous ne parlions pas le même langage, Louaka. Quand je parle d'interrompre tes études, c'est immédiatement que je l'entends.

LOUAKA : (Sursautant de nouveau) Comment ?

BIYOKI : Chut ! Laisse-moi t'expliquer. Ta sœur cadette qui n'a que douze ans est déjà une épouse. Toi, tu en as seize. Et d'une. De deux : je m'éreinte de plus en plus au moindre effort et mes rhumatismes chroniques raidissent chaque jour davantage mes articulations. Le jour n'est plus loin où le tam-tam des veillées mortuaires viendra gémir devant cette case. Ta mère... oui, ma pauvre et bien-aimée Louvouézo n'a pas plus de chance que moi avec sa bronchite quinquagénaire. Toutes ces raisons réunies et la logique s'y ajoutant, font que tu dois suivre l'exemple de ta sœur, mon enfant, et dans les meilleurs délais.

LOUAKA : (Se redressant) Mais père, comment peux-tu tenir un tel langage ! Tu sais bien que je ne suis plus qu'à un pas de mon certificat d'études...

BIYOKI : Six mois égalent un pas ? Si c'est ainsi qu'on vous apprend à calculer là-bas, j'ai raison d'exiger ton départ immédiatement. D'ailleurs, assieds-toi. Il ne sied pas à une fille d'adopter une attitude aussi cavalière devant son père. Je voudrais aussi te dire que tu n'a pas à discuter mes ordres. Tu ne fréquenteras plus cette école, la chose est claire, nette, simple.

LOUAKA : (qui est demeurée debout) N'est-ce pas toi qui as pris la décision de m'y mettre ?

BIYOKI : Je le reconnais et je viens de te dire que c'est une sottise que je regrette et je me ravise avant qu'il ne soit trop tard. Pourquoi une sottise ? Eh bien ! Parce que l'instruction ne sert pas à une femme. On est sûr qu'elle va moisir dans son crâne. En tout cas tu conviens avec moi que point n'est besoin de savoir lire, écrire et calculer pour arriver à laver la vaisselle, à cuisiner un bon plat de viande ou de poisson et à tenir propre une maison ?

LOUAKA : Mais enfin, père, je ne comprends pas. De ton propre gré, tu me mets à l'école. J'obéis et j'y vais. Je m'applique. Et au moment où je vais cueillir le fruit de mes efforts, tu m'en empêches. Et ma mère qui combattait ton projet que va-t-elle penser ?

BIYOKI : Ta mère, pouah ! Elle est déjà gagnée à ma cause. Et puis une femme, on la fait taire, c'est connu de tout le monde.

LOUAKA : Père, je voulais dire...

BIYOKI : Que tu vas abandonner tes études et prendre un mari.

LOUAKA : mais de nos jours, une jeune fille...

BIYOKI : ... n'est pas différente de sa mère et doit être traitée comme elle si besoin s'en fait sentir, m'entends-tu ?

LOUAKA : Père les temps ont changé...

BIYOKI : Les temps n'ont pas changé. La femme demeure l'esclave de l'homme et lui doit obéissance et soumission totale. N'insiste donc plus. à partir d'aujourd'hui le chemin de l'école est fermé pour toi.

LOUAKA : Quoi ?...

BIYOKI : Tu n'iras plus à l'école, c'est la décision que j'ai prise.

LOUAKA : Père je t'en supplie...

BIYOKI : Mes oreilles sont sourdes à toute prière, Louaka. J'ai pris hier la décision de te marier. Cela sera fait car je demeure fidèle à la parole donnée.

(Biyoki ramasse sa pipe, sa corde et sort de la scène).

Scène II

(Louvouézo, Louaka).

(Louvouézo entre, une cruche d'eau sur la tête ; elle pose la cruche et vient vers sa fille).

LOUVOUÉZO : Qu'y a-t-il, Louaka ?

LOUAKA : Tu me demandes ce qu'il y a ? N'es-tu pas au courant de ce que mon père mijote ?

LOUVOUÉZO : Moi ? Que les esprits m'en gardent !

LOUAKA : Tu ne peux pas dire le contraire puisque mon père l'affirme.

LOUVOUÉZO : Ton père est un fin renard, tu le sais bien. Il t'a dit cela afin de te décourager et de t'empêcher d'avoir recours à moi. As-tu déjà rencontré dans ce pays un homme qui confie à son épouse ses secrets ? Tu ignores certainement ce que les hommes disent et pensent de nous ; rien que du mal. Sache que tous les hommes sont des menteurs qui savent tirer profit de toutes les occasions.

LOUAKA : Tu serais donc disposé à m'aider si je te le demandais ?

LOUVOUÉZO : ça dépend du service que tu me demanderais.

LOUAKA : Il s'agit de faire échouer un projet.

LOUVOUÉZO : Quel genre de projet ?

LOUAKA : Un mariage.

LOUVOUÉZO : Oh non ! c'est un péché contre la nature de la coutume. Je ne peux pas t'aider ma fille (Elle va ramasser sa cruche et s'apprête à s'en aller).

LOUAKA : Mais écoute d'abord.

LOUVOUÉZO : Il m'est interdit de prêter l'oreille à la tentation. Une fille qui refuse le mariage est un démon en personne.

LOUAKA : Mais je n'ai pas dit que je refusais de me marier.

LOUVOUÉZO : Ah ! C'est autre chose. Dans ce cas je t'accorde quelques instants d'attention.

Scène III

(Biyoki, Louvouézo, Louaka).

(Soudain Biyoki fait son apparition sur la scène).

BIYOKI : Ah ! vous voilà vous deux, conspirant contre moi.

LOUVOUÉZO : Nous, conspirer contre toi qui es notre soutien, notre seul protecteur ! Que Dieu nous en garde ! Si tu veux savoir ce que je fais auprès de ma fille, je suis en train de la raisonner, de lui dire de t'obéir sans condition, de se soumettre à la manière d'une esclave.

BIYOKI : Veuillez m'excuser pour ce que j'ai dit. Je le retire sur-le-champ. Ma méfiance n'a plus sa raison d'être devant un tel désir de collaboration. Je t'en sais gré, Louvouézo.

(Se tournant vers Louaka).

Ma fille, essaie de comprendre. C'est pour ton bien, ton avenir ? Je t'assure que tu n'auras pas à regretter ce geste si humain et si généreux. Pour te rassurer encore plus, je m'en vais te dire que l'homme que je t'ai choisi est riche, très riche et élégant. Quant à sa beauté, elle se passe de commentaire. Chez lui, tu seras comme au paradis terrestre ; félicité, bonheur parfait.

LOUVOUÉZO : On m'a dit qu'une fois marié, notre beau-fils s'en irait habiter en ville où il posséderait une villa avec un boy-cuisinier, un marmiton et

un blanchisseur.

LOUAKA : Assez ! Assez ! (un temps). Vous oubliez que si j'arrive à terminer convenablement mes études vous tirerez de moi un double profit. D'abord le fruit du métier que j'exercerai, ensuite la dot, plus les cadeaux issus de mon mariage. Je vous en prie, laissez-moi terminer mes études.

LOUVOUÉZO : Au fait. Ce qu'elle dit n'est pas si bête...

BIYOKI : Je crois, ma chère Louvouézo, que tu es une partisane facilement influençable et dont l'esprit versatile est dangereux. Je devrais me méfier. Ton devoir est de convaincre et non pas de te laisser convaincre.

LOUVOUÉZO : Je voudrais faire remarquer à mon seigneur et maître qu'il m'a chargé d'une mission auprès de l'oncle de ma fille et non auprès de ma fille.

BIYOKI : (Sur le même ton que Louvouézo) Si ma captive ne mettait point de limite à son champ d'action, nous gagnerions du temps.

LOUAKA : Vous êtes odieux, vous deux.

BIYOKI : (énergique) Tais-toi, Louaka. Je te défends de nous parler ainsi sinon je demande sur-le-champ aux esprits ta malédiction. études ! études ! Ma mère, ma grand-mère ont bien vécu. Et elles ont été des épouses modèles. Pourtant elles ne sont pas allées à l'école. Mais Dieu sait si elles ont rempli leur devoir d'épouses comme il faut. Elles savaient nous pétrir le manioc, entretenir une propreté absolue dans la case, frire le poisson, cuisiner la viande et préparer les sauces dont l'odeur seulement mettait l'estomac en état de panique gloutonne. Pour faire ces choses-là, a-t-on besoin de connaître les lettres et les chiffres ? Et cependant c'étaient des femmes tout comme ta mère et toi-même. C'est cela, une femme. Rien que cela ! Une machine à balayer, à cuisiner, à moudre du plaisir et à faire des enfants.

LOUVOUÉZO : Un peu de retenue, je t'en prie...

BIYOKI : Pas de retenue qui tienne quand il s'agit d'éduquer. Louaka a besoin qu'on lui dise certaines choses très haut.

LOUVOUÉZO : Oui, mais tout de même...

BIYOKI : Silence !... Louaka, tu épouseras Mamba, un point c'est tout.

LOUAKA : (très étonnée) Mamba ? Celui qui revient de M’Poutou ? Mais as-tu seulement regardé sa tête ?

BIYOKI : Oui. Et puis après ?

LOUAKA : Comment et puis après ? mais elle est toute blanche.

BIYOKI : Tu ne m’apprends rien de nouveau.

LOUAKA : Mais cet homme a plus du triple de mon âge.

BIYOKI : C’est exact. Tu as exactement le tiers de son âge.

LOUAKA : Et on m’a dit qu’il avait déjà deux femmes.

LOUVOUÉZO : Puis-je dire quelque chose. Je pense que vous devriez mettre fin à ce dialogue. Il n’est pas indiqué...

BIYOKI : Silence ! Je suis le père de Louaka. Je peux lui dire ce que bon me semble, surtout quand il s’agit de lui expliquer que la décision paternelle est sans appel.

LOUAKA : Père, marie-moi à qui tu voudras, même au dernier des cultivateurs du village mais de grâce pas à cet homme qui est plus âgé que moi.

BIYOKI : Assez ! Impertinence ! Tu obéiras. J’ai dit. Sinon...

(Menaçant de gifler Louaka)

LOUVOUÉZO : (S’interposant entre les deux) Non ! Ne la touche pas... Du calme, mon ami. (Prenant Louaka par la main) Louaka ma fille, écoute donc ton père, c’est ton dieu. Honore-le et sois soumise à tout ce qu’il t’ordonne.

BIYOKI : Je te laisse la raisonner, Louvouézo, mais qu’elle sache si elle s’entête ça finira mal entre elle et moi. (Il sort).

LOUAKA : De quel côté es-tu exactement ?

LOUVOUÉZO : Moi, mais je ne peux être que du côté de mon mari. Il faut comprendre cela. Si quelque malheur m’arrive, c’est lui qui m’aidera à le surmonter tandis que toi, comme toute femme, tu ne m’apporteras que pleurs et lamentations.

LOUAKA : Mon cri ne touche pas ton cœur de mère ?

LOUVOUÉZO : Quel cri ? Celui de la rébellion ? Ce n'est pas le rôle d'une mère d'encourager cet esprit-là. Tu veux aller à l'encontre de la volonté de ton père. C'est offenser les esprits et ta mère ne peut pas t'appuyer dans une telle action car elle sait que les esprits sont terribles et ne pardonnent presque jamais.

LOUAKA : Mais maman, je suis à un pas du certificat d'études. Si je l'obtiens je pourrai devenir infirmière, monitrice ou autre. Je t'assure que le maître m'encourage beaucoup et Monsieur le Directeur a promis de m'obtenir une bourse d'études. Je suis convaincue que je réussirai.

LOUVOUÉZO : Avant toute chose, avant ta volonté, c'est celle de ton père que tu dois faire, Louaka, car la volonté de ton père est celle des esprits. Et surtout n'oublie pas que tu n'es qu'une femme et ton père un homme.

LOUAKA : N'est-ce pas mon père qui voulait que je devienne une femme instruite ?

LOUVOUÉZO : N'est-ce pas lui qui vient de décider encore de te retirer de l'école et de te marier ?

LOUAKA : Il ne sait donc pas ce qu'il fait ?

LOUVOUÉZO : Cependant, il sait ce qu'il veut.

LOUAKA : Mère, je t'en prie, faisons quelque chose pour que ce projet échoue.

LOUVOUÉZO : Non... non, ma fille. Je ne peux pas m'attirer la foudre sur la tête. De plus j'ai déjà donné ma parole d'honneur à ton père sur cette affaire.

LOUAKA : Pourquoi donc mentais-tu tout à l'heure ?

LOUVOUÉZO : Tous les moyens sont bons pour se tirer d'affaires, ma fille. Maintenant tu sais que j'ai menti, as-tu l'impression que cela change quelque chose ?

LOUAKA : Assurément. Je t'ai entendu dire que tu étais chargée d'une mission auprès de mon oncle. De quelle mission s'agit-il ?

LOUVOUÉZO : Je voudrais faire mentir l'adage qui dit que chez une femme les secrets sont aussi visibles que le contenu d'une bouteille en verre blanc.

LOUAKA : Je ne comprends pas, mère. Tu défends le parti de ton mari qui est aussi le tien. Je reste seule devant mon malheur. Seule, je saurai y faire face. (Elle sort).

Scène IV

(Nzobo, Wamba).

(La scène se déroule dans la case de Nzobo, le féticheur).

Wamba : (Entrant d'un pas décidé) La paix soit avec toi, Nzobo.

NZOBO : (Occupé à mettre de l'ordre dans ses fétiches) Que le souffle des Mânes soit favorable, illustre visiteur.

(Ils se saluent puis s'asseyent chacun sur un tabouret ou un siège de piroguier).

Wamba : Te souviens-tu de moi, Nzobo ?

NZOBO : Il me semble avoir déjà rencontré ce nez, mais je ne me rappelle pas où.

Wamba : Au marché de Mpika.

NZOBA : Ah !... Oui... oui... je vois à présent. Tu y étais venu en compagnie de ton neveu, un certain...

Wamba : Mamba.

NZOBO : Voilà. Maintenant je me rappelle parfaitement. Ton nom ne serait-il pas ?...

Wamba : Wamba

NZOBO : c'est cela même. Et je me rappelle encore que ce jour là nous avons asséché une bonbonne de vin de palme avec un certain... Biyoki, je crois.

Wamba : Ta mémoire ne te trahit point. à ce propos, n'aurais-tu pas de quoi mouiller un gosier desséché comme un poisson sans marigot ?

NZOBO : Hélas, non, mon ami. Les temps sont durs pour nous autres féticheurs à présent, depuis que le maudit missionnaire blanc est venu prêcher que le féticheur est le diable en personne.

Wamba : Ah ! Pourtant, tu es le plus puissant de toute la contrée, Nzobo. Il est de notoriété publique que ta puissance est...

NZOBO : (Lui coupant la parole) Inégalable et inégalée. C'est vrai. Je puis même prouver au missionnaire que son fétiche appelé crucifix n'est qu'un vil objet à côté de mes amulettes ; mais que veux-tu, les gens de ce pays manquent de fermeté dans leurs croyances. Ils sont comme des poules qui courent là où l'on jette du maïs.

Wamba : Je te comprends, Nzobo. Disons tout de même que tu n'es pas au bord de la faillite.

NZOBO : Non, pas jusque là, car tant que ma puissance demeurera...

Wamba : ... inégalable et inégalée...

NZOBO : Voilà... Eh bien ! J'aurai toujours de quoi nourrir ma petite personne.

Wamba : Je venais justement te donner l'occasion de t'enrichir et peut-être même de te mesurer kif-kif avec ce féticheur blanc.

NZOBO : Mes oreilles t'entendent ? Wamba.

Wamba : Tu as parlé de mon neveu tout à l'heure ? Eh bien ! Il est revenu de M'Poutou.

NZOBO : Pas possible ! Il a pu survivre à cette guerre des Blancs qui a égorgé tant de nos béliers là-bas !

Wamba : Il est revenu. Rendons grâce aux Mânes !

NZOBO : Rendons grâce aux Mânes !

Wamba : (Après un léger silence) Mamba veut épouser une troisième femme.

NZOBO : (Avec admiration) Je vois ça. On revient en général du pays des Blancs avec beaucoup d'argent.

Wamba : Je ne te le fais pas dire. De l'argent, mon neveu en a plein les malles. Et il ne cherche qu'à le dépenser. Ainsi il n'hésitera pas à te donner une forte somme si...

NZOBO : (Faisant l'empressé) Si...

Wamba : tu l'aidais à conquérir sa troisième épouse.

NZOBO : ! Rien que cela ! (Il rit.) Mais c'est un amusement pour Nzobo. Je vais te faire une confidence. Je viens de découvrir il y a quelques jours un fétiche qui a la propriété de faire battre le cœur de la femme la plus

rebelle avec une telle précipitation qu'elle se sent aussitôt envoûtée avant même que l'homme ait dit un mot.

Wamba : Eh bien ! C'est parfait. Commence donc à travailler. Demain je reviendrai en compagnie de Mamba. Je te répète que si tu réussis, tu encaisseras la somme la plus fabuleuse que ta case ait jamais abritée depuis le commencement de ta carrière. (Il se lève.) En attendant, prends ceci. (Il lui tend un kilt.) – (Nzobo tente de déplier le kilt.) Non, non, ça se porte comme ça... Voilà. Reste en paix, Nzobo. (Ils se quittent.)

ACTE III

Scène I

(Wamba, Biyoki).

(Biyoki, étendu sur sa chaise longue, tire de longues bouffées de sa pipe. Arrive Wamba, porteur d'une bouteille enveloppée dans du papier journal.)

Wamba : Je t'apporte le salut de tous les miens, mon ami. J'ai donné ta promesse à mon neveu, il est très content.

BIYOKI : Salut, compère. Que m'apportes-tu dans ce paquet ?

Wamba : Quelque chose que ta langue n'a jamais goûté, Biyoki.

BIYOKI : (Salivant) Hum !... Puis-je regarder ?

Wamba : Pas encore. Parlons d'abord de notre affaire.

BIYOKI : Oui, mais on peut le faire tout en ... Enfin tu vois ce que je veux dire...

Wamba : Mais oui... mais oui... (Il défait le paquet. A la vue de la bouteille, Biyoki siffle d'admiration et ses yeux se mettent à briller.) Une merveille, je t'assure. Ça vient du pays des Blancs.

BIYOKI : Oh ! Alors là, je n'en doute pas.

Wamba : (Ouvre la bouteille et la tend à son ami.) C'est tellement bon que je n'arrête pas d'en boire.

BIYOKI : (Saisit la bouteille et se met à boire. Il repose la bouteille par terre, s'essuie la bouche avec le revers de la main.) Que c'est délicieux ! Ah ! Ces Blancs, ils ont de bonnes choses chez eux ! Tout de même, que c'est délicieux ! (Il boit encore un coup.)

Wamba : Ah oui ! C'est vraiment délicieux... Bon, revenons à nos brebis.

BIYOKI : Ah oui... tu disais...

Wamba : Eh bien, je voudrais savoir où en est l'affaire...

BIYOKI : Réglée ! Complètement réglée. J'ai dit à ma fille qu'à partir de demain, le chemin de l'école est fermé pour elle. Elle a essayé de discuter un peu, mais ça n'a pas duré longtemps.

BIYOKI : Absolument.

Wamba : Je pensais que le combat allait être plus difficile.

BIYOKI : Moi, aussi, remarque. Mais finalement les choses se sont passées avec une facilité qui m'a surpris moi-même. Vois-tu, Wamba, rien ne vaut l'autorité.

Wamba : Biyoki, mon ami, parfois je crois que tu es un peu naïf.

BIYOKI : (Après avoir bu une troisième fois.) Naïf, moi ? Mais qu'est-ce que tu veux dire ?

Wamba : Je n'ai pas l'intention de te froisser, mon ami. Je voudrais seulement te faire remarquer qu'un combat gagné sans difficulté réserve des surprises désagréables.

BIYOKI : Je ne te saisis pas encore, Wamba.

Wamba : Eh bien, Biyoki, sans mettre en doute ton autorité, je crois que tu devrais faire quelque chose pour t'assurer définitivement cette victoire.

BIYOKI : Ah oui ? Quoi par exemple ?

Wamba : Eh ! Tu sais que chez nous, dans toute entreprise, il faut s'assurer du concours des esprits.

BIYOKI : J'y ai pensé, mais je ne vois pas à qui je pourrais m'adresser.

Wamba : Mais... il y a Nzobo.

BIYOKI : Oh ! Ne me parle pas de ce filou, je t'en prie. L'an dernier, pour une toute petite affaire, il m'a escroqué mille francs. Cela suffit.

Wamba : Je crois que tu as tort de montrer une telle méfiance, mon ami. Même des docteurs blancs arrivent à commettre des erreurs.

BIYOKI : (Après une autre rasade de vin) En effet... J'avais juré de ne plus jamais revoir cette canaille, mais puisque c'est toi qui me le conseilles.

Wamba : Si tu le fais, je t'apporterai une autre bouteille de vin, Biyoki. Et surtout comprends que c'est dans notre intérêt.

BIYOKI : Mais oui, mon ami. J'ai promis. (Il se lève en titubant légèrement). J'ai parfaitement compris. Eh bien ! dès demain, à la première lueur du jour, je serai devant la case de Nzobo.

Wamba : Et tu feras bien, Biyoki. Maintenant, je suis vraiment convaincu que mon bélier aura sa brebis et nous notre manioc arrosé.

BIYOKI : Ah ! parce que tu en doutais ? Je ne te croyais pas si méfiant, Wamba. Dire que cela fait plus de dix ans que nous buvons à la même calebasse...

Wamba : Désormais, Biyoki, j'ai confiance, et je vais tout de suite dire à Mamba de préparer les grosses calebasses.

BIYOKI : Oui. Et dis lui aussi de me garder quelques bouteilles de ce blanc des Blancs. Ça fera partie de la dot. (Il boit à la régالade).

Scène II

(Louaka, Nzobo).

(Décor – intérieur – maison du féticheur, une natte, une chaise, une peau de bête par terre, le paquet contenant les fétiches. Le féticheur se parle à lui-même devant un totem. Il chante des prières magiques. Louaka apparaît sur le seuil).

LOUAKA : Salut à toi, Nzobo, à ta maison et à tous les tiens.

NZOBO : Salut, belle créature, oiseau rare des buissonstouffus. Assieds-toi donc.

LOUAKA : (Après s'être assise sur un tabouret) Nzobo, je viens implorer les esprits par ton intermédiaire. Je viens solliciter ta puissance, je viens te supplier de m'aider à surmonter un obstacle très difficile. Je viens, Nzobo, mettre à l'épreuve l'efficacité de ta magie.

NZOBO : La magie de Nzobo dépasse toutes les magies, mademoiselle, connais-tu le génie qui dompte la tempête, qui maîtrise la colère des flots du grand fleuve ? C'est moi. Le dieu qui fait taire le tonnerre, le connais-tu ? C'est encore moi ! Le grand prêtre qui converse avec les esprits, reçoit et traduit les oracles des Mânes, sais-tu que c'est moi ? Moi qui ordonne au diable le plus insoumis de se calmer ; moi qui commande aux esprits mauvais de réintégrer leur tombe ; moi qui dit à la mort de s'en aller, moi à qui tout obéit, moi devant qui tout genou fléchit ; moi la puissance, la force ; moi le maître de la vie et de la mort. Confie-toi donc à moi, fille belle comme le silence des grands marigots profonds, parle, ta parole tombera dans une oreille exercée qui saura la satisfaire.

LOUAKA : Je sais combien grande est ta puissance, Nzobo, et c'est en connaissance de cause que je viens te consulter. Voilà... Il y a six ans,

mon père me mit à l'école, malgré l'opposition de ma mère. Je lui obéis et depuis, je vais dans la maison de sagesse des Blancs. Hier soir, brusquement, il décide de me retirer de l'école alors que je suis arrivée à la sixième classe qui met fin aux études. Il ne me reste que six mois et demi pour en finir avec l'école. Mon père ne veut rien entendre et ma mère, qui est avant tout une épouse avant d'être une mère, s'est résolument rangée aux côtés de son mari. Je suis donc seule à faire face à cette situation.

NZOBO : (après quelques grimaces) Je vois ça... Cela me paraît difficile mais pas impossible, bien que je doive lutter contre de forces terribles ; il y a en effet la force de ton père qui n'a pas manqué d'armer les esprits ; il y a aussi celle de la coutume contre laquelle je vais me dresser en acceptant de t'aider. Mais peu importe. Je mettrai tout en œuvre pour faire triompher ta cause. Seulement, tu sais, jolie brebis, ce genre de travail ne peut se faire pour un sourire, si séduisant soit-il.

LOUAKA : Tiens (Elle donne de l'argent en pièces). J'engage toute ma fortune. Ce sont toutes mes économies de la saison, mais qu'importe... Fais en sorte que l'opération réussisse.

NZOBO : Sois tranquille, belle colombe, je suis le génie à qui rien n'est impossible. Dans quelques jours, l'on ne parlera plus de ce mariage. Reviens donc me voir après-demain.

LOUAKA : C'est entendu, au revoir Nzobo.

NZOBO : Au revoir et que l'ombre des esprits protège ta route. (Il fait des incantations et entonne un chant d'allégresse, il s'arrête un moment et s'écrie.) Il faut que je remercie les esprits. Kolo, apporte la guitare. Je vais danser en l'honneur des esprits.

Scène III

(Biyoki, Nzobo).

(Le serviteur du féticheur apparaît sur la scène avec sa guitare, s'assied dans un coin et joue. Le féticheur danse avec force. Quelques instants après, Biyoki apparaît à son tour).

BIYOKI : Les esprits te protègent, Nzobo.

NZOBO : (Encore essoufflé, fait signe de la main à son serviteur d'arrêter. Il s'approche du visiteur, incline son buste). Qu'ils te gardent, toi et les tiens, ô vénérable Biyoki.

BIYOKI : (Un peu arrogant) Nzobo, je venais pour un cas assez délicat. J'ai ouïe dire que ta puissance est inégalable et inégalée, j'espère donc trouver ici le remède au mal qui me ronge.

NZOBO : Ceux qui t'ont dit cela, homme illustre et vénérable seigneur, ne t'ont point menti. Le génie qui dompte la tempête, c'est moi ! Le dieu qui fait taire le tonnerre, c'est encore moi ! le maître de toutes les vies de la nature qui nous entoure, c'est toujours moi. Je dis au démon le plus terrible de se calmer et il obéit. J'ordonne aux revenants de retourner dans leurs tombes et ils s'exécutent. Je suis la puissance, je suis le bras droit qui soutient terre et ciel, je suis la force en un mot. Parle donc, noble homme, que ta bouche apprenne à mes oreilles ce que désire ton auguste personne. Nzobo à qui rien n'est impossible, le réalisera.

BIYOKI : Eh ! Bien, voici. J'ai une fille que je voudrais marier à un homme très riche. Mais j'ai des difficultés, car j'ai commis un jour la bêtise d'envoyer cette enfant à l'école... (Nzobo, tout bas et se parlant à lui-même) : Mais on dirait que c'est la fille de tout à l'heure...

BIYOKI : Que dis-tu là ?

NZOBO : Non, non... rien, je conversais avec les esprits. Tu peux continuer.

BIYOKI : Je disais donc que j'ai commis la maladresse et la bêtise de mettre ma fille à l'école. Je vois à présent combien grossière fut cette erreur et voudrais la réparer en faisant comme tous les hommes, c'est-à-dire, marier ma fille à un homme riche qui me comblera de tous les biens que je lui demanderai. Mais ça n'est pas si facile que cela et telle que je connais ma fille, elle risque fort de chercher à faire échouer mon projet.

NZOBO : (Après un moment) Oui, en effet... il m'est apparu pendant que tu parlais, que ta fille faisait des démarches pour saboter ton entreprise...

BIYOKI : Vraiment, tu as vu cela ?

NZOBO : Ce n'est point pour badiner que je t'ai dit que je suis très puissant. J'ai même vu que la petite avait déjà consulté un féticheur très réputé.

BIYOKI : Oh ! (Surprise) Alors prouve moi que tu n'es pas un simple diseur de mots ; prouve-moi que tu es vraiment puissant. Tiens, voici la somme que j t'offre pour cette affaire.

NZOBO : (Prenant le sachet d'argent) Hum !... ça ne m'a pas l'air très lourd pour un travail aussi tuant que celui auquel va m'astreindre ce sujet très délicat...

BIYOKI : Tiens ! En voilà encore...

NZOBO : C'est parfait. Alors dans trois jours on ne parlera plus de sabotage de ton projet ni de la rébellion de ta fille.

BIYOKI : Dans trois jours ?

NZOBO : Dans trois jours grandnotable...

BIYOKI : Que les mânes t'en sachent gré, Nzobo.

NZOBO : Qu'elles t'accompagnent sur ton chemin de retour, seigneur !

(Biyoki quitte la scène tandis que Nzobo très content de sa double recette danse, saute et trépigne de joie au son de la guitare de son serviteur).

Scène IV

(Le vieillard, Louaka).

(On voit, à l'entrée d'une case, un vieillard assis sur une chaise longue et balançant un chasse-mouche en queue de buffle. Assise en face de lui, Louaka montre son profil au public. Quelques instants après la réouverture du rideau ou l'éclairage de la scène, on entend la voix du vieillard).

LE VIEILLARD : Alors tu dis que tu viens de voir un grand féticheur pour contrecarrer les démarches de ton père ?

LOUAKA : Oui, grand-père. Je viens de voir Nzobo, le grand féticheur de la contrée. Ai-je mal fait, grand-père ?

LE VIEILLARD : Tu ne fais que défendre ta cause, mon enfant. Mais dis moi, car j'ai besoin de sortir du doute, refuses-tu de te marier ?

LOUAKA : Point du tout, grand-père. Je demande seulement qu'on me laisse terminer mes études. Après, on pourra me marier à qui l'on voudra ; enfin... dans la mesure du possible, à quelqu'un de mon âge.

LE VIEILLARD : Ah ! Cet éclaircissement était nécessaire. (Il se lève). Eh bien, mon enfant, j'essaierai de t'apporter l'aide que tu es venue solliciter. Mais je ne te promets rien. Je dis bien, j'essaierai.

LOUAKA : Le fait que tu aies accepté me redonne confiance, grand-père. Tu es l'oracle, tu es le dieu de la famille. Je sais que les esprits exauceront ta prière et agréeront ton vœu.

LE VIEILLARD : Rentre chez toi maintenant. Il se fait assez tard et le chemin à parcourir est long. Je vais de ce pas voir Nzobo et tenter de conclure un marché avec lui. Je t'en informerai.

LOUAKA : Oui, grand-père. J'attendrai ton message.

LE VIEILLARD : C'est cela. Au revoir mon enfant et prends confiance en l'avenir.

LOUAKA : (Ramassant ses cahiers et ses livres) Au revoir grand-père.

Scène V

(Nzobo, le vieillard).

(Intérieur de la case de Nzobo. Celui-ci est plongé dans la méditation. Soudain entre le grand-père de Louaka. Il marche, appuyé sur un bâton. Il va prendre place sur un tabouret et pousse un long soupir. Nzobo se lève et vient lui souhaiter la bienvenue).

NZOBO : (S'inclinant profondément.) Je te salue, vénérable vieillard.

LE VIEILLARD : Salut, mon enfant... Je viens te trouver pour un cas difficile à trancher.

NZOBO : Il n'existe pas pour Nzobo de cas difficile à trancher. Expose ton affaire. Je verrai comment y remédier.

LE VIEILLARD : Je n'ai plus à t'exposer ce cas, tu le connais déjà. N'as-tu pas reçu il y a quelques instants la visite d'une jeune écolière ?

NZOBO : En effet. Et son père est venu quelques instants après elle.

LE VIEILLARD : Son père ?

NZOBO : Lui-même. Il veut que le mariage ait lieu. La fille dit le contraire. C'est vraiment embarrassant et si les esprits ne viennent pas à mon

secours, je ne vois pas comment m'en tirer. Et l'échéance approche de plus en plus.

LE VIEILLARD : Je ne te crois pas. Je sais déjà quel verdict tu prononceras quand le moment viendras. Le père aura raison car je ne te vois pas violant la loi sacrée de la coutume. N'est-ce pas, Nzobo ?

NZOBO : Evidemment c'est la logique. Enfin je veux dire...

LE VIEILLARD : Je te comprends bien, Nzobo. Je sais en outre que tu es habitué à jouer de mauvais tours à certains de tes clients. Ce sera le cas de cette écolière. Mais pour une fois essaie d'éviter cela.

NZOBO : Je vois très mal où tu veux en venir. Et j'avoue que je suis étonné de constater que tu es très intéressé par cette affaire. Serais-tu un parent de Louaka ?

LE VIEILLARD : Je suis son grand-père, père de son père.

NZOBO : Et tu ne veux pas que ta petite fille se marie ? Tu es un vieillard qui ne vit pas son temps. De nos jours tous les vieux sont âpres au gain et tous n'ont qu'une idée : donner le plus tôt possible leur nièce, cousine ou petite-fille en mariage au premier venu.

LE VIEILLARD : Je ne t'ai pas dit que je n'étais pas de ce clan. Je ne t'ai pas dit non plus que j'incitais ma petite-fille à demeurer célibataire. J'ai dit qu'il fallait essayer de ne tromper personne cette fois-ci car, soit dit entre nous, dans trois cas que ta magie tranche, il y en a toujours deux auxquels tu n'apportes aucune véritable solution.

NZOBO : Pas toujours ! Disons quelquefois car nul n'est infailible. Même les magiciens blancs arrivent à commettre des erreurs. Mais si tu es venu ici pour tourner en dérision ma science, tu peux disposer avant que mon sang ne s'échauffe.

LE VIEILLARD : On ne gagne rien à s'énerver. (Il lui tend une liasse de billets de banque). Tiens ceci.

NZOBO : Pour quoi faire ?

LE VIEILLARD : (Insistant) Prends d'abord avant de poser des questions. Une occasion qu'on laisse échapper ne se renouvelle pas si tôt. (Nzobo prend l'argent). Maintenant, écoute-moi bien : fais en sorte que Biyoki, sa femme et sa fille se retrouvent ici dans trois jours. Tu leur fera entendre

l'oracle des esprits. La voix, qui parlera, ce sera moi. Tu vois ce que je veux dire ?

NZOBO : Parfaitement. Seulement, je voudrais te faire remarquer que je suis un honnête homme, moi.

LE VIEILLARD : (Ironique) Certainement. Mais ce que je te propose n'est pas de nature à entacher ton honnêteté. Je suis d'ailleurs convaincu que les esprits pensent comme moi. Or tu es ici pour faire leur volonté.

NZOBO : Bien entendu... Enfin quand c'est vraiment leur volonté. Mais qu'à cela ne tienne. Je voudrais savoir ce que tu vas dire dans ton message, car n'oublie pas qu'il y va de ma renommée et de mon gagne-manioc.

LE VIEILLARD : Ne crains rien, Nzobo. Tout se passera bien et fais moi confiance. Je n'ai nulle envie de salir ta réputation.

NZOBO : Je te fais confiance. Va en paix et que le deuxième jour à partir de celui-ci reconduise tes pas ici. Dans tous les cas si tu cherches à détruire Nzobo, tu auras à faire aux esprits de la contrée entière. (Il s'incline. Le vieillard lui fait un signe de la main et sort).

Scène VI

(Nzobo, Louaka, Biyoki).

(Dans la case de Nzobo. Plusieurs fétiches accrochés aux murs. Des statues en bois trônent, encadrant un tas d'objets divers étalés sur une natte. Le rideau ou l'éclairage découvre ce tableau. Peu de temps après, apparaît Nzobo, dans sa tenue d'apparat. Il s'incline devant les fétiches, se retourne et dit tout haut, les bras levés vers le ciel) :

NZOBO : ô Esprits des ancêtres, écoutez-moi. Je vous rends hommage pour tout ce que vous faites pour moi. Je vous bénis pour la puissance que vous m'avez léguée. Je fais de nouveau le serment, moi Nzobo, que je demeurerai le gardien de votre patrimoine ; je demeurerai l'homme sacré, le serviteur dévoué, l'éléphant qui écrasera toujours toute puissance agressive. Aujourd'hui, ô esprits de mes ancêtres, votre serviteur va affronter une dure épreuve. Ne l'abandonnez pas ; mais prêtez-lui au contraire main-forte pour éviter une dérision et l'échec. (Il va vers la droite de la scène, saisit un coq qui est caché, bien attaché et revient au même endroit). Voilà l'offrande que je vous ai faite. Que ceci soit le

symbole de l'union perpétuelle de vous à moi. (Il tire un couteau de sa poche et en dirige la lame vers le cou du coq). Voilà que tu es déjà là, belle colombe.

LOUAKA : Tu devrais comprendre mon impatience.

NZOBO : J'ai eu ton âge, ma fille. Je sais sous quel feu d'impatience on brûle quand on attend un résultat. Je me dois de te demander par ailleurs des excuses pour avoir reporté la date convenue.

LOUAKA : ça n'a pas d'importance. Je sais que c'est quelqu'un des miens qui t'a suggéré cela.

NZOBO : En effet. Seulement pour ce matin, tu viens trop tôt. Il faut me laisser le temps de converser avec les esprits... Biyoki et sa femme ?

LOUAKA : Mon père et ma mère ?

NZOBO : Tais-toi. Que les esprits vous accueillent à bras ouvert dans ma modeste case.

BIYOKI : (Il ne voit pas encore Louaka qui s'est mise à l'écart) Je viens un peu plus tôt car j'ai d'autres affaires très importantes à arranger, Nzobo. Et j'ai tenu à me faire accompagner de mon épouse afin qu'elle n'ait pas à douter de la bonne réponse que les esprits nous communiqueront par ta bouche. (Il se retourne vers Louvouézo). N'est-ce pas... (Il s'interrompt car en ce moment il aperçoit sa fille – stupéfaction). Louaka !

NZOBO : C'est ta fille en personne, Biyoki. Puisque c'est d'elle qu'il s'agit, il est normal qu'elle soit présente afin qu'elle n'ait pas à douter de la bonne réponse que nous donneront les esprits dans quelques instants.

BIYOKI : Tu n'aurais pas dû, Nzobo. Tu sais bien que ma fille n'a pas encore contesté mes décisions. Il n'était donc pas nécessaire de la faire venir.

NZOBO : C'est ton opinion mais pas la mienne. J'obéis à des règles que tu ignores. Mais tu permets, il faut que j'aille voir si le moment est venu de recevoir le message des esprits. (Il sort rapidement).

BIYOKI : (S'avançant vers sa fille) Tu oses espionner ton père. Tu me paieras cette injure. Attendons de rentrer chez nous.

(Soudain Nzobo rentre. Il vavere ses fétiches, s'agenouille et incline profondément son buste. La guitare de son apprenti retentit furieusement

dans les coulisses puis s'arrête brusquement. Nzobo se relève et s'adresse à ses hôtes).

NZOBO : (Voix solennelle) Voici venu le moment de la vérité. Les esprits vont parler. Apprêtez-vous à recevoir leur message. Couchez-vous ventre et front contre le sol. (Biyoki, Louvouézo et Louaka s'exécutent). C'est parfait. Et maintenant, écoutez la voix des Esprits.

(Il s'agenouille devant les fétiches).

(Fais un demi-tour sur la scène)

LA VOIX : (*Très grave dans les coulisses*) Ici les esprits qui détiennent la puissance de Nzobo qui parlent. Nzobo, nous avons entendu ton appel. Nous avons compris le contenu de ton message. Ta parole doit être écoutée car elle n'est quela traduction fidèle de notre pensée. Tu diras donc à ceux qui sont venus te consulter que le père a raison et que la fille a également raison. Le père aura son gendre et la fille pourra poursuivre ses études. Les esprits ont parlé...

NZOBO : (Toujours à genoux – bras levés) Votre serviteur a entendu et vous rend hommage, esprits des ancêtres. (Il se recueille un peu puis se lève). Je vous ordonne de vous lever. (Biyoki, sa femme et sa fille se relèvent). Avez-vous bien entendu ?

(Tous les trois approuvent d'un signe de tête).

BIYOKI : Mais moi, je ne suis pas satisfait.

NZOBO : « Le père aura son gendre » ont dit les esprits.

BIYOKI : « ...et la fille pourra poursuivre ses études » ont-ils ajouté.

NZOBO : C'est exact.

BIYOKI : Mais ce n'est pas cela que je voulais.

NZOBO : Tu voulais un gendre. Tu en auras un. Ta fille veut poursuivre ses études, elle le fera tout en étant fiancée. Ce sont les esprits qui ont décidé.

LOUVOUÉZO : (à Biyoki) J'avoue ne pas comprendre.

BIYOKI : Ce n'est pas ce qui était convenu.

Scène VII

(Le Vieillard, Biyoki, Nzobo, Louaka, Louvouézo, Le Maître). Tout à coup entre le vieillard).

LE VIELLARD : (S'excusant) Oh ! pardon, je ne savais pas que tu avais du monde, Nzobo. (Dévisageant tout le monde) Tiens, mais je les connais... Mieux encore, ils sont les miens. Biyoki, Louvouézo et Louaka. Quelle rencontre ! On dirait que je rêve. Si ce n'est pas être trop curieux, je voudrais savoir ce que font ces gens ici.

BIYOKI : Eh bien, père... nous sommes ici pour une affaire sérieuse.

LE VIELLARD : évidemment, on ne va chez le féticheur que pour des affaires sérieuses. Quelqu'un serait-il malade dans ta maisonnée, mon enfant ?

BIYOKI : (Embarassé) Non... C'est au sujet de... du mariage de ta petite fille que nous sommes ici.

LE VIELLARD : Le ciel soit loué ! Il a bien fait des choses. Et bien ! figure-toi mon fils que moi aussi je venais trouver Nzobo pour lui soumettre le même cas. J'avais en effet appris que tu avais trouvé un soupirant très riche. Or moi aussi, de mon côté, j'en ai découvert un. Pour écarter le tien qu'il paraît assez sérieux à cause de sa richesse, j'ai pensé qu'il fallait agir en employant des moyens qui soient au-dessus de ceux du commun des mortels. Maintenant, je crains d'être en retard.

NZOBO : Oui et non. Oui, parce que les Esprits viennent de nous donner leur réponse sur ce problème.

LE VIELLARD : (Cri de surprise) Oh !

NZOBO : Non, parce que Biyoki ne pourra pas imposer à sa fille l'homme qu'il lui a choisi étant entendu que les esprits permettent à Louaka de poursuivre ses études.

LE VIELLARD : Ah ! Voilà qui me rassure et ramène la paix dans mon cœur.

BIYOKI : Ce n'est pas ce que je voulais, Nzobo.

NZOBO : Ce sont les Esprits qui ont tranché, mon ami.

LE VIELLARD : Pas de dispute, je vous en prie. Un instant, voulez-vous. (Il sort et revient suivi du maître d'école). Hé, là-bas. Viens voir !...

LOUAKA : Mais... C'est le maître !

LE VIELLARD : Oui, Louaka, c'est ton maître d'école en chair et en os. Il est aussi ton cousin.

LOUAKA : Ah ! Mon cousin ?

LE VIELLARD : Oui, ton cousin.

BIYOKI : Son cousin ? J'avoue ne pas le connaître ! (Il se tourne vers Louvouézo qui nie).

LOUVOUÉZO : Moi non plus.

LE VIELLARD : Eh bien ! Il n'est pas trop tard pour vous le présenter. Cher fils, chère bru, ce jeune homme est le premier fils de Mavouanda.

BIYOKI : De quel Mavouanda s'agit-il ? de feu mon frère ?

LE VIELLARD : De celui-là même. Il fit cet enfant avec une femme de la tribu Bakamba pendant qu'il était aux travaux du « chemin de fer ». Le tout puissant qui fait si bien les choses lui a montré la voie et le village des parents de son père. Le voici parmi nous depuis quelques mois et il est le maître de notre enfant bien-aimée.

BIYOKI : (Après avoir dévisagé le maître). C'est vrai. Je le crois. Il a les yeux, le nez, la bouche, les oreilles de mon regretté frère. ô, que Dieu est grand ! (Il s'avance vers le jeune homme et lui prend les deux mains). Jeune homme, je suis ton second père !

LE VIELLARD : Tu es plus que cela pour lui ! tu es son beau-père !

BIYOKI : (Relâchant brusquement les mains du jeune homme). Son beau-père ?

LE VIELLARD : Eh oui ! (Il tousse un peu et va s'asseoir sur un tabouret). Eh oui ! il est ton gendre.

BIYOKI : Mais, père, qu'est ce que c'est que cette histoire ?

LE VIELLARD : Laisse moi parler, veux-tu ?(Pause). Selon la coutume qui dit que l'aîné des filles peut revenir à la famille paternelle, j'ai décidé d'unir Louaka et son cousin ici présent. Je pense que personne n'aura à y redire : toi Louvouézo parce que tu connais bien cette coutume, et toi, Biyoki, parce que tu conviens avec moi que le sang de notre clan doit garder une certaine pureté, n'est-ce pas ?

LOUVOUÉZO : (Abasourdie) ça par exemple !

LOUAKA : Ah ! Grand-père, que les Mânes te bénissent ! Tu es le véritable oracle de la famille. Merci, grand merci. Je suis sûre que mon fiancé ...

BIYOKI : Ah ! Non ! Ne l'appelle pas déjà ton fiancé. Je n'ai encore rien eu de lui, même pas le moindre verre de vin de palme.

LE MAITRE : S'il ne s'agit que de cela, mon oncle peut se rassurer. Je lui apporterai des bouteilles entières de whisky. C'est encore un produit du pays des Blancs.

LE VIELLARD : (un peu indigné) Allons, mon fils ! à vouloir manger trop vite on finit par se brûler la bouche. Je te demande donc de juguler ton appétit et de laisser Louaka exprimer son point de vue.

LOUAKA : Je voulais dire, grand-père, que mon... cousin, ici présent, me permettra certainement d'achever mes études.

NZOBO : Mais c'est cela même la réponse des esprits !

LE MAITRE : Non seulement je te le permettrai de les achever, mais te donnerai l'occasion de les poursuivre afin que tu puisses réaliser ton rêve de devenir infirmière.

BIYOKI : Faites donc taire ce godelureau. Il est en train de dire des sottises.

LE VIELLARD : Des sottises ? Mais c'est un homme instruit.

BIYOKI : Oui, instruit ! Autant dire que tous ceux qui ont une barbe sont nécessairement des sages ! (S'approchant du maître) Dis-moi jeune homme, as-tu tourné sept fois ta langue dans ta bouche avant de parler ?

LE MAITRE : Mieux ! C'est le résultat d'une longue et mûre réflexion.

BIYOKI : Tu dis que tu vas laisser Louaka vieillir sur les bancs de l'école. Et ma dot, hein ? Oui, ma dot ! C'est avant d'être enfermé entre quatre planches que je la veux. Alors si tu as des oreilles, entends-le une fois pour toutes.

LOUVOUEZO : (Faisant un pas vers le maître, mains aux hanches.) Et moi, j'ai hâte de tenir dans mes bras un petit-fils ou une petite-fille. Ce n'est pas en raidissant ses reins sur les bancs de l'école et en ouvrant continuellement cahiers et livres que Louaka m'en donnera un, que je sache.

NZOBO : ça c'est bien dit.

LE VIELLARD : Dot ! Petit-fils ou petite-fille, tout cela s'arrangera. Louaka est encore jeune et pleine de santé.

BIYOKI : Je me moque de tout cela. Je veux ma dot. Cinquante mille francs de nos jours.

LE VIELLARD : Mais oui, mon fils... seulement (il se lève péniblement.) Je voudrais faire une petite mise au point à ce propos. De notre temps, la dot n'était qu'un cadeau ; c'était en quelque sorte un signe symbolique qui marquait l'union de l'homme et de la femme et scellait l'alliance des deux familles. C'est ainsi que j'ai épousé quatre femmes, dont ta mère, Biyoki. Pour chacune d'elles, j'eus à verser aux parents et aux oncles trois carrés de raphia et un cabri. C'est tout. Pourtant, à cette époque-là la monnaie avait déjà fait son apparition dans notre société ! Or de nos jours, nos successeurs qui prétendent suivre nos traces, ont tout travesti dans le domaine de la dot. De nos jours, les pères, les oncles, font un commerce de leurs filles et nièces en exigeant des sommes d'argent astronomiques. Je voudrais qu'on me dise la différence qui existe entre l'ancien traitant d'esclaves de Loango et le parent d'aujourd'hui qui ne consent à céder sa fille au prétendant que moyennant une forte dot.

NZOBO : ça c'est bien dit.

BIYOKI : Pas du tout. Mon père compare deux époques qui ne peuvent l'être. C'est une erreur grossière qu'il est en train de commettre.

LE VIELLARD : Possible. J'admets même que je ne vis pas le temps qui est le nôtre. Je n'en ai point honte. Au contraire, cela me met à l'aise car je vais vous dire une chose qui n'est plus à la mode. Louaka sera mariée sans dot.

BIYOKI : Pardon ?... Je commence à avoir l'oreille dure.

LE VIELLARD : Pauvre fils... On dirait que tu as vieilli plus tôt que ton père. Eh bien, j'ai dit : Louaka sera mariée sans dot.

BIYOKI : Je crois que mon père ne se sent pas bien ce matin.

LOUVOUÉZO : Mais il va nous rendre tous fous.

NZOBO : ça, les esprits ne l'ont pas prévu.

LE VIELLARD : Ce problème n'est pas du ressort des esprits, mais bien de celui des vieillards par qui les esprits parlent.

BIYOKI : Mais mon père oublie peut-être qu'il n'est que le grand-père de Louaka.

LE VIELLARD : Mon fils oublie peut-être que je suis son père. Il est tenu de faire ma volonté. Et celle-ci est la dernière que j'exprime. Avant que mes yeux ne se ferment pour de bon, je voudrais que, dans ma famille, la notion de dot soit ramenée à sa conception première. Commençons par donner l'exemple en ne percevant sur le mariage de Louaka qu'un cadeau symbolique.

BIYOKI : Ma parole, mais on dirait que tu parles sérieusement. Non, mais est-ce que tu analyses un peu ce que tu dis ?

LE VIELLARD : Louaka sera mariée à son cousin, sans dot. J'ai dit. (Il sort un peu fâché).

LOUVOUÉZO : Mon rêve s'achève.

BIYOKI : Marier ma fille sans dot ? Mais tu divagues, père ! Tu as perdu la raison ? N'est-ce pas, Nzobo, que mon père déraisonne ?

BIYOKI : Les esprits n'ont pas prévu cela. Néanmoins leur parole demeure sacrée.

LOUAKA : Je voudrais le rassurer en promettant de lui verser intégralement mon premier salaire d'infirmière.

BIYOKI : Oh ! Tais-toi. Tu ne sais pas ce que tu dis. Un cadeau d'un enfant à son père, si grand soit-il, n'a jamais remplacé une dot... Te marier sans rien percevoir, quelle peine perdue !

LOUAKA : Enfin, père...

BIYOKI : Oh ! Je sens mal à la tête... Laissez-moi m'en aller... Laissez-moi aller pleurer sur mon malheur. J'ai vécu inutilement. Ma vie n'a plus de sens... Ciel, si j'avais su. (Il s'éloigne suivi de sa femme qui crie.)

LOUVOUEZO : Mon pauvre ami que de temps et d'efforts perdus pour nous deux. Que d'espoirs déçus et de projets qui s'effondrent. (Se retournant) Et quel échec pour toi, Nzobo. (Elle disparaît en même temps que son mari.)

LE MAITRE : Eh bien, Nzobo, fais quelque chose pour consoler ce pauvre père qui a dû se saigner à blanc pour faire triompher sa cause.

NZOBO : Je voudrais bien tenter quelque chose, mais je crains que ce ne soit en votre défaveur, jeunes gens, les Esprits pourraient en effet revenir sur leur décision.

LOUAKA : Tu te trompes. Grand-père est l'oracle de la famille. Il ne reviendra pas sur sa décision.

NZOBO : (Chassant les deux fiancés.) Allez-vous-en enfants de malheur ! Si j'avais su que j'allais être le complice d'une telle supercherie, je me serais gardé d'ouvrir ma case à ce maudit vieillard.

LE MAITRE : (Tirant sa fiancée par la main vers la sortie.) Disons plus exactement que tu n'a pas su résister à la liasse de billets qu'il t'a présentée.

NZOBO : (Menaçant) Partez ! Vous dis-je ou j'appelle sur vous le courroux des esprits ! (Louaka et le maître sortent en riant aux éclats.)

Scène VIII

(*Kolo, Nzobo, le Vieillard*).

KOLO : Ce vieillard a tourné en dérision ta magie. C'est le moins qu'on puisse dire.

NZOBO : Hyène puante ! Verrat mal castré, vas-tu te taire ? Dérision ! Dérision ! Mon honneur demeure sauf, car dis-toi bien que Biyoki et sa femme sont partis d'ici convaincus que ce sont vraiment les esprits qui ont rendu la sentence.

KOLO : Oui, certes, mais ils sont partis déçus. Et ça ils te l'ont dit.

NZOBO : Dis donc Kolo, tu n'as qu'un droit dans cette case, « celui d'obéir » ; je tiens à te le rappeler.

KOLO : Ah ! Je suis flatté... vraiment flatté... Seulement, Nzobo, sache qu'à force de t'avoir assisté, j'ai fini par devenir en quelque sorte ton confident ; je connais toutes les ficelles de ta fameuse magie : j'en connais même le secret.

NZOBO : Ah ! Ah ! Si je comprends bien, tu exigeras bientôt que nous partagions mes honoraires ? Tu vas sortir d'ici avant que ma puissance ne te rende paralytique.

KOLO : (Rit.) Ah !... Il y en a qui ont mérité cette punition, mais tu as été incapable de la leur infliger.

NZOBO : Sors d'ici, sors d'ici, verrat puant.

KOLO : Soit raisonnable Nzobo, et pense à ce que je pourrais raconter dans le village à propos de ta magie !

NZOBO : Ah ! C'est du chantage !... Combien veux-tu ?

KOLO : (Se frottant les mains) Je me contenterais volontiers du tiers.

NZOBO : (Furieux) Le tiers ? Tu veux te payer ma tête ?

KOLO : Si tu n'es pas disposé à me le donner, laisse-moi m'en aller alors...

NZOBO : Attends... Tiens, tu ne me laisses pas le choix... Cependant, si tu continues à douter de la puissance de la magie, je te ferai une démonstration un de ces jours.

(Soudain le vieillard entre).

LE VIEILLARD : Eh ! On dirait qu'il y a l'orage dans le ciel des esprits !

NZOBO : Encore toi ? Que viens-tu faire ici ? N'est-ce pas assez que tu te sois moqué de moi ?

LE VIEILLARD : Non, Nzobo, je ne me suis pas moqué de toi ! Nous avons conclu un marché.

NZOBO : Oui, oui, mais tu ne m'y prendras plus, vieillard goutteux.

LE VIEILLARD : (Rit)... Dans tous les cas, je ne suis pas revenu ici pour les disputes ou les palabres. Faisons nos comptes Nzobo.

NZOBO : Hein ? Quels comptes ?

LE VIEILLARD : Tu as encaissé plus que tu méritais, car en définitive, n'est-ce pas, je dirai même que c'est moi qui ai tout fait à ta place... Aussi je te réclame les deux tiers de ce que tu as soutiré à Biyoki, à Louaka et à moi-même.

NZOBO : Les deux tiers ?

LE VIEILLARD : Ne crains rien, Nzobo, je ne garderai pas cet argent pour moi, je vais de ce pas remettre à chacun son dû !

NZOBO : Comment ?

LE VIELLARD : Ne discute pas, Nzobo... Je voudrais te faire remarquer que je suis très écouté de tout le village. Il suffirait que je me mette à parler de ta déconfiture sur la place publique pour que la ruine s'installe chez toi.

NZOBO : (En pleurant presque.) Je m'en moque, vas-y !

LE VIELLARD : Bon...

NZOBO : Attends. écoute-moi, je vais t'expliquer pourquoi je ne peux pas te remettre cet argent.

(Kolo ricane dans son coin.)

LE VIELLARD : Je n'ai pas besoin de tes explications. Ou tu me remets l'argent et l'affaire est entendue, ou tu refuses et je fais comme bon me semble.

NZOBO : (Jetant le sac avec rage dans les bras du vieillard.) Le voilà ton sale argent, vieux margouillat. Va-t-en, et ne reparais plus jamais dans cette case, sinon la foudre te réduira en cendres.

(Kolo ricane).

LE VIELLARD : (Riant avec Kolo) Au fait, n'oublie pas de remettre à ce brave garçon ce qui lui revient. Tu pourrais par exemple lui donner le tiers de ce qui te reste.

NZOBO : (Furieux et pleurant) Sors d'ici, sors d'ici, ou je t'assomme. (Il prend un gourdin. Le vieillard rit et le toise. Nzobo pleure de plus belle.) Disparais ! Disparais !...

LE VIELLARD : (Quitte la scène en riant.) Bonne chance, Nzobo... pour le reste de ta carrière.

KOLO : Je crois que moi aussi je vais déguerpir, et pour de bon cette fois-ci...

NZOBO : Fumier... crotte de chameau... cochon.

(Nzobo seul) Est-ce possible ? Est-ce possible que cela arrive à moi, Nzobo ? Moi le maître de la vie et de la mort ?... *(Il repart dans son délire incantatoire.)* Moi, le bras droit des Mânes ? Moi qui fais taire le tonnerre ! Moi qui commande aux esprits les plus mauvais de réintégrer leur tombe ? *(Il se rend compte qu'il est tout seul, se ravise et pleure.)* Ah ! Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas possible c'est un cauchemar. Ils

reviendront tous demain !... ils reviendront me supplier tous demain, oui,
ils reviendront tous me supplier, moi, l'homme le plus puissant de ce pays
et...

(Il s'affale.)

FIN